

DANSE

Mats Ek, chorégraphe
de la contradiction

Page E 4



CINÉMA

Sur le difficile chemin
de la poésie

Page E 5

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
E

CULTURE



MARTIN MORISSETTE

Zorn
l'hérétique

F I M A V



DAVID CANTIN

On avait demandé un entretien, éprouvant beaucoup de scepticisme au sujet d'une éventuelle réponse positive. Plusieurs le savent, John Zorn n'aime pas vraiment parler de son art. Mais voilà qu'il décide tout à coup de faire une exception à la règle pour le vingtième anniversaire du FIMAV. Il faut dire que Zorn semble plutôt bien s'entendre avec Michel Levasseur. Il respecte les choix ainsi que la philosophie à l'œuvre chez le directeur artistique de ce festival hors norme. Un appel-conférence, néanmoins, avec deux autres collègues sur la ligne. La situation s'annonçait délicate, bien que le compositeur et saxophoniste ait répondu avec beaucoup d'intelligence aux questions. Deux concerts sont donc à l'affiche cette année. Tout d'abord, vendredi soir au Colisée des Bois-Francis, la «pièce-jeu» *Cobra* avec plus de 13 musiciens, dont les Québécois René Lussier et Diane Labrosse, dans l'optique d'une improvisation dirigée. Ensuite, le lendemain au même endroit, la toute dernière version d'Electric Masada avec des virtuoses de la trempe de Marc Ribot, John Medeski, Cyro Baptista et Zorn lui-même au saxophone alto.

Éclectisme

On commence d'abord par la fin. Après des prestations aussi mémorables que celles

On pouvait difficilement imaginer le vingtième Festival international de musique actuelle de Victoriaville (FIMAV) sans la présence de John Zorn. Depuis sa première visite, en 1988, avec Fred Frith et son groupe Naked City, cette figure centrale de l'avant-garde new-yorkaise ne cesse d'incarner la «résistance au conformisme et à la facilité» que prône Michel Levasseur. Une occasion plutôt rare de discuter avec l'iconoclaste par excellence du jazz contemporain.

La
création
est ce qui
passionne
avant tout

du quatuor Masada de 1995 et du sextet de chambre pour *Bar Kokhba* (à guichet fermé) en 2001, à quoi peut-on s'attendre de la part de cette formation (Electric Masada) qui ne fait que du *live*? On retient surtout que «ce groupe va davantage dans le sens du rock libre et fougueux de Naked City tout en renvoyant à l'esprit d'improvisation propre à Cobra. Il s'agit d'une façon parmi tant d'autres d'interpréter le cycle de Masada. Chacun s'exécute à tour de rôle. Il est surtout très difficile de réunir ces musiciens sur une même scène. Vous aurez droit à quelque chose de complètement différent du spectacle Bar Kokhba».

Pour ceux qui ne connaissent pas les faits derrière Masada, on explique rapidement. Au début de la décennie 1990, à la suite du décès de son père, Zorn retourne aux fondements de ses racines juives. Comme il l'explique lui-même, «pendant près d'un an, je me devais de revenir à une étude sérieuse de tout un pan de la tradition juïdaïque: de l'histoire à la philosophie en passant par la kabbale et les rituels». Cette quête introspective mènera à l'écriture de plus de 200 pièces basées sur divers motifs et thèmes issus de la musique klezmer. Le titre collectif Masada renvoie d'ailleurs à «cette forteresse israélienne où un petit groupe de juifs a combattu une grande armée pendant plusieurs jours avant d'opter pour le suicide collectif plutôt que la capitulation». Dans l'œuvre vaste et inclassable de Zorn, le cycle Masada est considéré comme l'un des temps forts. Lui-même avoue que des

albums tels *Bar Kokhba* ou *The Circle Maker* «demeurent parmi les plus populaires du catalogue Tzadik».

De la composition classique au jazz, de la musique de film à l'électronique, on pourrait croire que l'éclectisme du New-Yorkais est à l'image de sa maison de disques, qu'il a fondée en 1995. «Avec Tzadik, le plus important pour moi était de permettre à une musique davantage expérimentale et avant-gardiste d'être réellement diffusée. Au fond, c'était une manière de rester intègre face à ma démarche comme celle des autres. J'ai voulu élargir l'étiquette à plusieurs branches, par exemple en suivant le parcours de certains créateurs, jeunes et vieux, que je juge importants.» Après toutes ces années, comment voit-il le FIMAV, au juste? «J'adore toujours venir au FIMAV. C'est un des rares festivals à travers le monde qui prennent encore des risques. Michel n'a rien perdu de sa curiosité et de son désir de faire bouger les choses. C'est un exploit, en quelque sorte.»

On arrive ainsi à *Cobra*. Plusieurs jugent ce jeu d'improvisation (qui s'élabore sur une période de 15 ans) comme le volet le plus difficile et le plus insaisissable du parcours souvent imprévisible de Zorn. Il signale toutefois quelques nuances. «Le choix des improvisateurs s'est fait en connivence avec Michel. Dans les "game pieces", j'ai voulu élaborer des systèmes complexes de directives réunies en des formes de composition flexibles. Lorsque je dirige, il s'agit toujours de pousser le musicien à l'extrême limite de ses capacités. C'est une forme musicale qui tient beaucoup compte de l'interaction, de l'énergie qui circule, de même que de certaines tactiques interpersonnelles. Les possibilités sont

donc multiples. Les résultats varient énormément eux aussi. Il est nécessaire de comprendre que ces pièces représentent davantage qu'une liste de règles à suivre.» Pour le concert du FIMAV, Zorn dirigera notamment les John Oswald, Trevor Dunn, Sylvie Courvoisier, Ikue Mori et Marc Ribot dans le cadre de ces variations aux lois plutôt mystérieuses.

Un autre «mois Zorn»

À l'occasion de son cinquantième anniversaire, en septembre prochain, ce créateur audacieux a déjà prévu un autre «mois Zorn», au Tonic, à New York. La rétrospective prévoit de se concentrer principalement sur son parcours des dix dernières années. Cela va de la musique de chambre au rock le plus bruyant, du jazz déconstruit aux trames sonores.

«Il m'a fallu prévoir un an à l'avance afin de réunir tous les interprètes que je voulais. On regroupera selon les genres musicaux et les différents soirs de la semaine.» Pour le reste, Zorn avoue candidement qu'il préfère composer chez lui plutôt que de partir en tournée à l'extérieur de Manhattan. «J'ai fait certains choix dans la vie. Je ne pourrais pas réaliser autant de projets avec une femme et des enfants. Je me consacre entièrement à la musique. De plus, la télé ou les sorties m'intéressent très peu. Il se passe des choses horribles dans le monde, mais il ne faut surtout pas se laisser distraire pas la folie médiatique. La création est ce qui passionne avant tout.»

Sur une note plus légère, le saxophoniste culte parle avec enthousiasme des œuvres

VOIR PAGE E 2: ZORN

Culture

ZORN

SUITE DE LA PAGE E 1

pour piano de Gurdjieff, de la musique surf ou encore d'un bracelet chamanique qu'il garde précieusement chez lui. On lui demande aussi de s'expliquer un peu plus longuement sur la notion de radical Jewish culture. «Au départ, explique-t-il, ce n'était qu'un petit réseau de musiciens new-yorkais qui

voulaient faire entrer progressivement la culture juive au XXI^e siècle. Ainsi, peu à peu, on s'est rendu compte que cette exploration dépassait les frontières locales et trouvait des échos dans le monde entier. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un mouvement extrémiste; c'est plutôt une manière de célébrer la richesse plurielle du judaïsme.» On peut seulement espérer qu'il ne s'agira

pas du dernier passage de Zorn au FIMAV.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE ACTUELLE DE VICTORIAVILLE
Vingtième édition
Du 15 au 19 mai



John Zorn en 1990.

SYLVAIN LAFLAURE

VITRINE DU DISQUE

Un fatras de petits bruits et Dumas dedans

LE COURS DES JOURS
Dumas
Tacca-DKD (Sélect)



D rôle d'album qui fait bloup bloup. Et plop plop. Et fizz fizz. Et zouiiiiing zouiiiiing. Et toutes sortes d'autres petits bruits. Bruits de soucoupes volantes comme dans l'*Echoes* de Pink Floyd mais aussi comme dans les émissions de science-fiction pour les enfants, genre *Fusée XL-5*. Bruits industriels comme sur les disques de Tom Waits. Orgie de petits bruits. Mille milliards de petits bruits se répercutant dans l'espace comme dans la tête d'un réalisateur fou. Qui ça, le réalisateur? Carl Bastien. Claviériste et collaborateur de Daniel Bélanger. Ah ha, fait le chroniqueur, certain d'avoir arrosé le bon pot aux roses. Tous ces bruits, est-ce donc l'effet Daniel Bélanger? Ou plutôt l'effet conjugué Bélanger-Ariane Moffatt? Ou plus justement encore la mouvance Bélanger-Moffatt-Marc Déry-Yann Perreau-Jérôme Minière?

Le fait est que ces disques baignés d'electronica ressemblent pas mal merci au *Rêver mieux* de Daniel Bélanger et, par là, se ressemblent entre eux. Trop? Pas nécessairement. L'effet Bélanger est en soi bénéfique. C'est comme au temps de mes Beatles chéris: pas mal de groupes en étaient imprégnés et ça donnait beaucoup de bonne

musique en même temps, des Byrds aux Zombies. Dumas a tout bêtement le désavantage d'arriver après tout ce beau monde, et aussi après les albums de M (Mathieu Chédid), dont il se réclame aussi de façon très, très évidente dans l'arrangement funky-planant de la pièce à rallonge *Le Désir comme tel* (signée Minière). Et quelque 20 ans après les premiers tubes d'Indochine, dont la chanson *Je ne sais pas* est l'écho indubitablement néo-new wave. Difficile, en cela, de recevoir ce deuxième disque de Steve Dumas comme une bibitte unique.

Tout aussi difficile de ne pas être séduit. On aime tous ces autres disques, pourquoi pas celui-là? Les mosaïques composées par les mille milliards de petits bruits ne sont pas moins fascinantes ici: entre les pièces instrumentales *Helium* et *Outro*, qui ouvrent et ferment le disque comme s'il s'agissait d'un seul

groove ininterrompu, il n'y a que de la bonne drogue électronique. Et les mélodies grattées à la guitare qui flottent dans ces patalogues sonores dodelinent trop agréablement du chef pour qu'on y résiste: la chanson-titre, *Vénus, Arizona, Avant l'aube*, la ballade *Linoléum* se fredonnent irrésistiblement, même si la voix est parfois un peu perdue dans l'embrouillamini de petits bruits. Dumas, comprend-on, n'est pas un chef de file mais un type à la fois intelligent et spongieux. Il a tout imbibé, tout compris, tout décané, et il est parvenu à créer un bon disque. A la fin, malgré les ressemblances et les emprunts (j'oubliais: il y a aussi dans le minimalisme de *Ferre* beaucoup de Leloup), on a tout de même l'impression que c'est Dumas qui émerge. Ce n'est pas rien. Se distinguer, en ces jours où tout le monde inspire tout le monde, n'est vraiment pas de la tarte.

Sylvain Cormier

**FROM A WINDOW:
LOST SONGS OF LENNON
& MCCARTNEY**

Pierson, Parker, Janovitz
Gallery Six (Navarre - EMI)

Allez, les détracteurs, les j'en-peux-plus-des-Beatles, les tournés-résolument-vers-l'avenir, détractez. Encore une ponction du fonds de commerce Lennon-McCartney? Et comment! Et c'est bon, bigrement bon, fameusement bon! C'est un beatlemanique sur le déclin qui vous le dis. Je sais, sur papier, ça fait très fond de tiroir, cette idée d'une compilation de reprises des chansons que Lennon et McCartney créèrent expressément pour autrui entre 1963 et 1969, le plus souvent sur commande du gérant Brian Epstein à l'usage des poulains moins génialement inspirés de son écurie. Mettons que ça ne suggère pas le boeuf de l'ouest catégorie A. Plutôt le haché pas maigre. Et pourtant, c'est de la qualité supérieure. Ces chansons fourguées ailleurs ne valaient peut-être pas l'inclusion sur un album des Beatles, mais elles demeurent pour quiconque a le bon goût de s'en emparer d'authentiques petites merveilles mélodiques. C'est tout simple: là-haut, tout en haut de la pyramide pop des années 60, même les déchets étaient des trésors.

Le producteur de *From A Window: Lost Songs Of Lennon & McCartney* — un certain Jim Samps, à qui on doit déjà l'excellent *Badlands: A Tribute To Bruce Springsteen's Nebraska* — a compris ça, lui. Il a aussi compris qu'il ne fallait pas donner ces airs-là à tout hasard: rayon casting, il a vraiment eu la main heureuse. Là encore, sur papier, on peut se demander ce que le pub-rockeur londonien Graham Parker, la pétillante ex-B-52's Kate Pierson et le taciturne

VOIR PAGE 8: VITRINE

RE-CRÉATION D'UN SPECTACLE MYTHIQUE

Robert Lapage
Ex Machina
Québec

La Trilogie des dragons

KARAOKÉ NOIR

Josse de Pauw / Victoria
Victoria
Gand

ÜBUNG

9 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES
22 mai à 18 h 30, 24 mai à 15 h, 25 mai à 15 h,
30 mai à 18 h, 31 mai à 15 h, 1^{er} juin à 15 h,
6 juin à 18 h, 7 juin à 15 h, 8 juin à 15 h



USINE D'ALSTOM
1830, rue Leber
Métro Charlevoix
Service de traiteur sur place

COPRODUCTION
Festival de théâtre des Amériques
COPRÉSENTATION
Ex Machina
Festival de théâtre des Amériques

SOLOTECH

28 au 31 mai à 19 h

MONUMENT-NATIONAL
Salle Ludger-Duvernay
1182, boul. Saint-Laurent
Métro Saint-Laurent
COPRODUCTION
Het Net (Bruges)

Sur scène, 6 jeunes acteurs
doublent la vie tumultueuse
d'une bande d'adultes
projetée sur grand écran.
Un spectacle tendre,
insolent et culotté.

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

10^e édition

du 22 mai au 8 juin 2003

Humiliés et offensés Dostoïevski / Frank Castorf BERLIN *First Night & And on the Thousandth Night* Forced Entertainment SHEFFIELD Purifiés Sarah Kane / Krzysztof Warlikowski VARSOVIE *After Sun* Rodrigo Garcia MADRID *Ricardo III* Shakespeare / Mapa Teatro BOGOTÁ *La Mada* Homère / César Brié SUÈDE *Ojos de cirvo rumanos* Beatriz Catani LA PLATA *Incendies* Wajdi Mouawad MONTREAL *La Noirceur* Marie Brassard COMPLET MONTREAL *L'Asile de la pureté* Claude Gauvreau / Lorraine Pintal MONTREAL *L'Eden* Cinéma Marguerite Duras / Brigitte Haentjens OTTAWA *Chekhov long...* In the ravine Tchekhov / Smith-Gilmour TORONTO *Burning Vision* Marie Clements / Peter Hinton VANCOUVER *Un peu plus de lumière* Groupe F NIMES

NOUVELLES SCÈNES *Coincidence d'un potentiel infini* Farine Orpheline *Le raquin blanc se multiplie* Marcelle Hudon *Problématique provisoire* Julie Andrée T. *Tragédie microscopique*, *Opus 17* Le frère de la sangsue *Coming Home to Roost* Lisa Rae Vineberg *Le Boson de Higgs* Le Groupe de poésie moderne

www.fta.qc.ca

INFO-FESTIVAL (514) 871-2224

FORFAITS HÉBERGEMENT 1-866-533-7848

ÉCONOMISEZ JUSQU'À 40% AVEC UN FORFAIT FTA
DERNIÈRE CHANCE AUJOURD'HUI AVANT 18 H



billetterie
Articulée
(514) 871-2224
1-866-844-2172

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM



QUATUOR DE RONALD HARWOOD TRADUCTION PIERRE-YVES LEMIEUX MISE EN SCÈNE PHILIPPE SOLDEVILA AVEC PATRICIA NOLIN, GILLES PELLETIER, LÉNIE SCOFFIÉ ET RAYMOND CLOUTIER

LA BOUTIQUE AU COIN DE LA RUE DE MIKLOS LASZLO TRADUCTION ET ADAPTATION EVELYNE FALLOT ET JEAN-JACQUES ZILBERMANN MISE EN SCÈNE PIERRE-OLIVIER SCOTTO ET MARTINE FELDMANN AVEC JEAN-LOUIS ROUX, MYRIAM POIRIER, LOUIS-OLIVIER MAUFFETTE, JEAN-BERNARD HÉBERT, REJEAN VALLÉE, SYLVAIN DUBOIS, DAVID FONTAINE, MARJORI VAILLANCOURT, SYLVIO ARCHAMBEAULT ET ODETTE LAMPRON EN COLLABORATION AVEC LES PRODUCTIONS JEAN-BERNARD HÉBERT

LA CHÈVRE OU QUI EST SYLVIA ? DE EDWARD ALBEE TRADUCTION MICHEL TREMBLAY MISE EN SCÈNE DANIEL ROUSSEL AVEC GUY NADON, LINDA SORGIN, RAYMOND LEGAUT

RAPPORTS INTIMES DE ALAN AYCKBOURN ADAPTATION ET TRADUCTION SERGE LAMOTHE MISE EN SCÈNE GUILLERMO DE ANDREA AVEC MARIE TIPO ET PIERRE LEBEAU

CABARET DE JOE MASTEROFF MUSIQUE JOHN KANDER PAROLES FRED EBB TRADUCTION ET ADAPTATION YVES MORIN MISE EN SCÈNE DENISE FILIATRAULT DIRECTRICE MUSICALE PATRICIA DESLAURIERS CHORÉGRAPHE CHANTAL DAUPHINAIS AVEC SYLVIE MOREAU, FRANÇOIS PAPINEAU, NORMAND D'AMOUR, VÉRONIQUE LE FLAGUAIS, PAUL DOUCET, MARIE-ÈVE PELLETIER, ÉMILIE BÉGIN EN COPRODUCTION AVEC ZONE 3

SAISON 2003-2004

55 ANS DU RIDEAU VERT,
VERT ET BIEN MÛR.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Abonnements (514) 845-0267

LE THÉÂTRE DE NOS PREMIÈRES AMOURS

Amouraska
de Anne Hébert
Version scénique et mise en scène: Guy Beausoleil

Edmond Dantès
1^{er} partie du *Comte de Monte-Cristo*
d'Alexandre Dumas père
Adaptation: Elizabeth Bourget
Mise en scène: Robert Bellefeuille

Les Femmes savantes
de Molière
Mise en scène: Martin Faucher

L'opéra de la peste des Indes
de Michel Azama
Mise en scène: Lorraine Côté
Une production du Théâtre Nivens Parking

Le Fantôme de Shakespeare
Texte, mise en scène et interprétation: Philippe Avron

Scrooge
d'après *A Christmas Carol* de Charles Dickens
Texte et mise en scène: Jean-Guy Legault
Une production du Théâtre des Intouchables en représentation avec le Théâtre Denise-Pelletier

FRED BARRY Choisissez 5 spectacles au prix de 4!

Abonnés: tarifs privilégiés pour les spectacles hors saison et Fred Barry.

(514) 253-8974
Abonnement en ligne: www.denise-pelletier.qc.ca

En collaboration avec: Hydro Québec

Hors Saison

Culture

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS



La Chevelure de Bérénice, un spectacle pour les cinq à onze ans.

De rêves et d'étoiles

Le Théâtre de Sable de Québec «recrée» La Chevelure de Bérénice au Périscope

DAVID CANTIN

Comment capter l'attention des jeunes au théâtre? «Au moyen de l'évocation poétique ainsi que d'une approche foncièrement ludique», lance Gérard Bibeau, codirecteur (avec Josée Campanale) de la compagnie Le Théâtre de Sable de Québec, qui explore l'univers du rêve dans une toute nouvelle création. Jusqu'au 25 mai, *La Chevelure de Bérénice*, un spectacle pour les cinq à onze ans, prend l'affiche au théâtre Périscope. Une note d'espoir en cette fin de quinzième saison des Gros Beccs.

Briser l'isolement

C'est une histoire toute simple. Félix rêve de devenir astronaute afin de danser parmi les étoiles, jusqu'au jour où un accident entraîne sa vue. Ce jour-là, l'avenir s'effondre. La solitude s'empare du jeune homme qui ne voit que des ombres jusqu'au moment où sa sœur décide d'intervenir. De la Venise de Marco Polo à l'Égypte des pyramides, elle lui raconte des histoires et l'aide à inventer des jeux. Une autre route vers les étoiles s'amorce.

Comme l'explique l'auteur du texte et metteur en scène, «la pièce suggère, essentiellement, qu'il est possible de réparer les rêves comme de jeter des ponts entre les individus. Les rêves sont porteurs d'univers qui enrichissent celui avec qui on les partage autant que celui qui les porte. Béatrice veut briser l'isolement dans lequel se retrouve Félix. C'est l'importance des mots comme de l'imaginaire».

D'abord avec les Marionnettes du Grand Théâtre (de 1974 à 1993) puis au sein du Théâtre de Sable depuis 1993, Gérard Bibeau et Josée Campanale explorent un art de la marionnette où la recherche formelle et la quête de sens vont de pair. Ce texte, qui porte beaucoup sur l'entraide, mène d'ailleurs vers une structure plus complexe. «On utilise le flashback de manière à faire entrer plusieurs histoires en une seule. Béatrice s'inspire d'un ouvrage sur les étoiles qu'affectionne particulièrement Félix afin de raconter la légende de Marco Polo comme celle sur la chevelure de Bérénice. On passe ainsi de la navigation par l'entremise de la route des étoiles jusqu'à cette constellation de l'hémisphère Nord qui prend son nom dans une vieille légende égyptienne. La sœur invente ensuite les histoires du Ti-Bonhomme, du Ti-Oiseau et du Ti-Gars penché pas d'nom, qui renvoient aux inquiétudes comme aux craintes sournoises de l'enfance.»

Une manière de comprendre le monde

La scénographie de Josée Campanale s'inspire aussi du thème des étoiles. Des modules sur scène et un damier au sol interviennent dans les jeux que s'inventent le frère et la sœur. Selon Bibeau, «le décor devient une métaphore concrète. La recherche artistique du Théâtre de Sable mise davantage sur la suggestion poétique que sur le traitement réaliste. Les plus jeunes s'accrochent d'ailleurs à ces éléments visuels alors que les plus vieux interprètent la pièce à un deuxième degré». Il y a aussi toute la question des mythes qui revient sans cesse dans *La Chevelure de Bérénice*. «Le mythe permet d'offrir aux spectateurs des images structurantes. Je crois qu'il s'agit toujours de se demander comment rendre

LES ZURBAINS 2003

Textes de Sébastien Rioux, Dominique Pellerin-Grenier, Marie-Eve Martel, André Ebou-Gagné, Stéphane Crête et Anne-Marie Olivier. Mise en scène: Monique Gosselin. Décor: Magalie Amyot. Costumes: Jean Lachance. Éclairages: Mathieu Marcl. Environnement sonore: Olivier Choinière. Avec Marc Saint-Martin, Daniel Desjardins, Anne-Marie Levasseur, Joachim Tanguay, Madeleine Pélouquin et Christiane Proulx. Une production du Théâtre Le Clou présentée à la salle Fred-Barry jusqu'au 15 mai. Public visé: les adolescents. Durée: environ une heure vingt minutes, sans entracte.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Comment réussir à parler aux ados? À leur parler «pour de vrai»? La meilleure façon est sans doute celle qu'a choisie le Théâtre Le Clou: leur donner la parole et souhaiter qu'en leur faisant raconter ce qu'ils vivent, ils décident aussi d'écouter... Cela ne semblait toutefois absolument pas évident l'autre matin lorsque je suis passé au théâtre Denise-Pelletier pour assister aux *Zurbains 2003* avec une bande d'ados qui semblaient tout droit sortis d'une mauvaise bande dessinée tellement ils ressemblaient aux clichés les plus négatifs que l'on puisse se faire d'eux. Telle ment d'ailleurs qu'à la sortie du spectacle, mon admiration pour le travail du Clou avait encore grimpé d'un cran.

Cette sixième édition des *Zurbains* est un grand cru, disons-le tout de suite, la surprise venant surtout du côté des jeunes auteurs qui livrent les moments les plus forts et les plus touchants de la production. Et rassurez-vous, l'équipe du Clou n'aura mis que quelques minutes pour se moquer de mes craintes et

de mes appréhensions en séduisant complètement la salle dès le premier conte, *Une game de hockey pas ordinaire* de Sébastien Rioux, où l'on voit un ado (joué par Marc Saint-Martin) en route pour l'arena accoucher sa tante dans une auto de police volée! En fait, tout au long du spectacle, on sera frappé par la qualité et l'audace des textes proposés tout autant que par l'excellence des comédiens. Il se cache même une perle noire brillant d'un très vif éclat dans ces six contes étonnants qui ont tous la même caractéristique de parler le langage des ados pour décrire des portions de leur réalité. Il s'agit du *Stage* d'André Ebou-Gagné, interprété avec beaucoup d'âme et de mesure par Joachim Tanguay; c'est une histoire remarquable, faite de désespoir, de maladresse, de passion et d'amour avec un très grand A sur fond de surdose et de heavy metal. Un moment extrêmement prenant.

Des quatre autres contes qui forment le spectacle, deux sont l'œuvre de professionnels du milieu: Stéphane Crête signe *J'ai rien à dire*, un bon texte joué de façon absolument irrésistible par Madeleine Pélouquin, alors que la comédienne Christiane Proulx donne vie à *La Sexy Concierge en feu*, un texte étrange — et un peu moins convaincant que les autres, il faut le reconnaître — d'Anne-Marie Olivier.

Les deux derniers textes jouent dans le registre du fantastique à la petite semaine et provoquent, eux aussi, des réactions fortes dans l'auditoire. *The Color of My Love* de Dominique Pellerin-Grenier raconte l'histoire d'un homme de 34 ans vivant une passion amoureuse dévorante avec... une patate atomique! Comme dans la plupart des cas, le succès de l'entreprise repose sur les épaules du comédien Daniel Desjardins (voir notre photo), qui réussit le tour de force de nous faire croire à son personnage un peu demeuré. Enfin, dans *La prise en filature* de Marie-Eve Martel, Anne-Marie Levasseur nous fait revivre

l'histoire bizarroïde d'une bande d'ados qui fument un petit joint — tout, et bien plus encore, risque d'arriver, on s'en doute — et qui suivent ensuite un animateur de bingo dans ses dérives du côté du cimetière...

Tout cela est fort bien ficelé par la mise en scène vivante et directe de Monique Gosselin — bien servie, il est vrai, par la technique du conte qui s'adresse toujours direc-

tement aux spectateurs — et par une scénographie tout à fait minimaliste dont le principal mérite est de faire ressortir la qualité des textes et des comédiens. Tant qu'on présentera des productions de cette qualité aux ados, tant qu'on leur parlera «dans la face» de choses qui les préoccupent, on attendra la tournée annuelle des *Zurbains* en priant pour que le feu ne s'éteigne jamais...

Daniel Desjardins, dans *The Color of My Love*, réussit le tour de force de nous faire croire à son personnage un peu demeuré.

LES THÉÂTRES d'aujourd'hui

ABONNEZ-VOUS!

Épargnez jusqu'à 24 % sur le prix régulier et profitez d'une foule de privilèges. Pour vous abonner ou recevoir le programme de la saison, un seul numéro (514) 282-3900

BLUE BAYOU,

la maison de l'étalon de Reynald Robinson mise en scène Eric Jean Une production du Théâtre les gens d'en bas

MILLE feuilles

de Pierre-Michel Tremblay mise en scène Martin Faucher Une coproduction du Théâtre d'aujourd'hui et des Éternels Pigistes

UN CARRÉ de ciel

de Michèle Magny mise en scène Martine Bouaine Une création du Théâtre d'aujourd'hui

LE COLLIER d'Hélène

de Carole Fréchette mise en scène Martin Faucher Une production du Théâtre d'aujourd'hui EN COLLABORATION AVEC BANQUE NATIONALE

AVEC Norm

de Serge Bouchier mise en scène René Richard Cyr Une création du Théâtre d'aujourd'hui

Théâtre d'aujourd'hui 3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke) Montréal (Québec) H2W 2M2 www.theatredaujourd'hui.qc.ca

EN COLLABORATION AVEC Hydro Québec

la Réalité n'est pas en face
la réalité n'est pas en face

one woman show parlé et dansé

Texte, mouvement, interprétation | Mylène Roy
Mise en scène | Mark Bromilow
Musique | Charmaine LeBlanc • LIVE et Dino Giancola
Décor | Louis Beaudoin | Éclairage | Éric Belley

Du 7 au 25 mai 2003 à 20 h
HORS-BORD • 3655, St-Laurent
Prix des billets : 15 \$ et 17 \$
Réservations : 514.285.9393

photo: Rolline Laporte - graphisme: Isabelle Vachon

de LARRY TREMBLAY mise en scène de CLAUDE POISSANT

LE VENTRILIQUE

AVEC
Nathalie Mallette
Frédéric Desager
Nathalie Claude
Daniel Parent

MEILLEURE PRODUCTION "MONTREAL"

À ESPACE GO
DU 14 AU 24 MAI 2003 À 21H
MATINÉE LE SAMEDI 24 MAI À 16H

4890, SAINT-LAURENT
(514) 845 4890
(514) 790 1245

THÉÂTRE PAP

DERNIÈRE CHANCE À MONTRÉAL

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

COMPLET jusqu'au 24 mai
NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES
28, 29, 30, 31 mai, 4 et 7 juin

DU 22 AVRIL AU 17 MAI 2003
PAULO COELHO
L'Alchimiste

Adaptation théâtrale Guillermo de Andrea et Serge Turgeon

Traduction Jean Orecchioni

Mise en scène GUILLERMO DE ANDREA

Avec Pierre Chagnon, Guillaume Champoux, Jean-Louis Roux, Jean Harvey, Richard Fréchette, Peter Farbridge, Bénédicte Décar, Bruno Paquet, Chokri Trabelsi, Yassine Dfouf, Shawn Mativetsky.

Concepteurs Carol Clément, Yvan Gaudin, François Barbeau, Michel Beaulieu, Bruno Paquet, Huy Phong Doan.

Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30

Réservations (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

Culture

DANSE

Mats Ek, chorégraphe de la contradiction

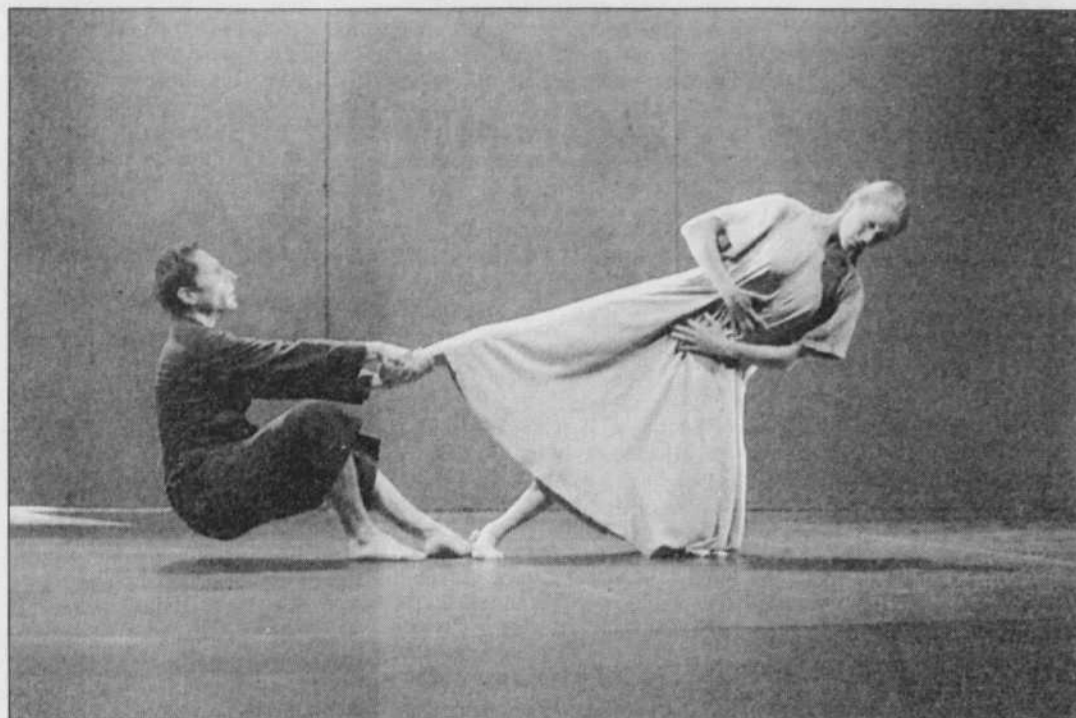
FRÉDÉRIQUE DOYON

La danse de Mats Ek va droit à l'essentiel. Dans une gestuelle franche et sans détour, rompant avec le maniérisme classique, ses chorégraphies déterrent le noyau dur de notre humaine condition, de ses plus nobles sentiments — amour, espoir, rêve, justice — à leurs plus viles incarnations dans le quotidien — guerre, racisme, oppressions. Les GBC présentent le travail de Mats Ek pour la première fois depuis son départ du Ballet Cullberg, en 1992, dont il a longtemps été le directeur artistique.

Forcé par sa mère — Birgit Cullberg, fondatrice du Ballet Cullberg de Stockholm — à danser contre son gré à une époque où, avec ses frères et sœurs, il trouve le ballet classique «plutôt ridicule», le jeune Mats Ek a vite pris ses distances par rapport à la danse pour y revenir tardivement, à 27 ans, mais en force. Si le mot famille a longtemps rimé avec «ne pas vouloir danser», comme il le dit spontanément lui-même, plusieurs de ses œuvres mettent en scène son frère, le danseur Niklas Ek, et il a dédié une chorégraphie (télévisée), *La Vieille Femme et la porte*, à sa mère.

Des lectures audacieuses

Mats Ek est réputé pour ses lectures audacieuses des ballets classiques du XIX^e siècle. De ceux-ci, il évacue la structure chorégraphique originale et ne récupère que le conflit proprement humain qu'ils mettent en scène. «J'ai complètement mis de côté la version classique, explique-t-il, je m'intéressais seulement à la matière



GERT WEIGELT

Les GBC présentent le travail de Mats Ek pour la première fois depuis son départ du Ballet Cullberg, en 1992, dont il a longtemps été le directeur artistique.

première de l'histoire, des personnages et de la musique. Il y a tellement de contradictions et de profondeur dans les récits des ballets. En les prenant au sérieux, on fait face à de vrais enjeux humains.» Ainsi, défiant toute convention, il a chorégraphié une *Belle au bois dormant* «junkie» (1996) et une *Carmen* défiant les règles sociales cigare au bec (1992). Plutôt que d'être un simple prétexte à la belle danse, l'enjeu social ou politique qui sommeille dans tout ballet devient, chez Ek, la raison d'être de ses chorégraphies.

Mais il a aussi créé *Antigone* (1979), *Cain et Abel* (1982) et, plus récemment, *She Was Black* (1995), pièces qui explorent elles aussi le paradoxe, le conflit en germe dans toute action humaine. Pour Mats Ek, rien n'est jamais tout noir ou tout blanc. Il en va de même pour l'atmosphère de ses ballets qui dégagent souvent un mélange d'humour, de tragédie et de satire et qu'il refuse de catégoriser dans l'un ou l'autre de ces traits. «L'aspect comique et le côté ridicule des actions humaines sont souvent liés à quelque chose de plus profond, relève-t-il. Quelqu'un de très amoureux a souvent l'air ridicule et quelqu'un de très fâché a l'air stupide!»

Les Grands Ballets canadiens ont choisi d'enrichir leur répertoire de deux œuvres récentes du chorégraphe. *Solo for Two* a d'abord été créé pour la télévision suédoise sous le titre *Smoke*. Cette pratique revient souvent chez Mats Ek dont une douzaine d'œuvres ont connu un format télévisuel. Coïncidence heureuse quoique non concertée, sept de ces chorégraphies télévisuelles étaient au programme du dernier Festival international du film sur l'art, à titre d'hommage au chorégraphe.

Chorégraphies «cubistes»

«Quand j'ai commencé à comprendre la télévision et l'image, confie-t-il, j'ai réalisé que ça permettait un regard kaléidoscopique et une manière un peu cubiste de présenter le travail chorégraphique.» Mais *Solo for Two* est la seule pièce qui, à l'inverse des autres, est dérivée de la version filmée, un passage plus éprouvant, qui a exigé d'importants ajouts de matériel chorégraphique, d'où le changement de titre de l'œuvre. «C'est une

autre pièce. Ça traite de la mémoire, des souvenirs. Un homme se rappelle sa femme, et ce souvenir la rend présente. Puis elle se souvient de lui, ce qui le rend présent à son tour.» Mats Ek sait donner aux petits drames du quotidien leur dimension poignante, universelle et éternelle. Et la musique d'Arvo Pärt complète ce tableau mélancolique.

C'est un peu ce même sens du banal et du sublime qu'on retrouve dans *Appartement*, autre pièce au programme des GBC, dansée sur une composition originale du groupe suédois Fleshqwartet. Mats Ek dépeint les gestes du quotidien à partir de leur relation avec les objets usuels qui le meublent: poêle, téléviseur, aspirateur, lampe. «J'avais l'idée de relever certains éléments de notre vie quotidienne qui, une fois sortis de leur contexte et placés dans un espace vierge, comme la scène, deviennent comme des icônes de notre quotidien», exprime le chorégraphe.

Appartement est peut-être la démonstration que, dans sa démarche chorégraphique, la complexité (de l'âme humaine qu'il sonde) et la simplicité ne sont pas opposées. «Je m'intéresse à la complexité des choses, et cette complexité ne se révèle pas si elle n'est pas présentée d'une manière compréhensible et simple», affirme-t-il.

En guise d'ouverture à cette Soirée Mats Ek, les GBC présenteront *Without Words* de Nacho Duato, œuvre lyrique à souhait, tout à l'opposé du ton Ek. Au tour du public d'avoir le sens de la contradiction!

SOIRÉE MATS EK

Grands Ballets canadiens de Montréal
Les 15, 16, 21, 22 et 24 mai au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

CINÉMA

Les tristes mirages de la célébrité

A MIGHTY WIND

De Christopher Guest. Avec Bob Balaban, Christopher Guest, Eugene Levy, Catherine O'Hara, Michael McKean. Scénario: Christopher Guest, Eugene Levy. Image: Arlene Donnelly Nelson. Montage: Robert Leighton. Musique: Jeffrey CJ Vanston. États-Unis, 2003, 91 minutes.

MARTIN BILODEAU

Manifestement, rien ne fascine plus les satiristes Christopher Guest et Eugene Levy que les gens sans histoire qui se donnent en spectacle. Il y eut, en 1996, *Waiting for Guffman*, sur une production de théâtre amateur dans une ville perdue du Midwest américain. En 2001, il y eut *Best in Show*, sur les concours de beauté canins, où les maîtres frisaient le ridicule. *A Mighty Wind* écorche plus profondément encore l'âme américaine en abordant, toujours sur le mode du faux documentaire, la tradition des chanteurs folk.

Une tradition pas morte, mais pas forte, que le tandem de comédiens, l'Américain Guest à la barre et le Canadien Levy au scénario, fait revivre à la faveur d'un spectacle en hommage à Irving Steinfeld, un grand producteur (fictif) du genre, récemment décédé. Le fils du défunt (Bob Balaban), un homme d'affaires phobique et opportuniste, décide en effet de réunir sur une même scène, pour un seul soir, les formations qui ont fait la gloire de son père et de la musique folk, il y a de cela un bail. Au centre de l'affaire, le célèbre duo Mitch & Mickey, dissout vingt ans plus tôt sur un malentendu amoureux, entouré des Folkmen, qui s'étaient depuis dispersés aux quatre vents, et des Main Street Singers, devenus les New Main Street Singers. Bref, ces chanteurs de foires commerciales, avec à leur actif hit et quart, devront jouer le grand jeu dans le velours rouge d'une grande salle new-yorkaise. Mais leur plus gros défi consiste à accorder leurs sentiments.

Le récit, rondement mené et charpenté avec soin, est entrecoupé de témoignages des chanteurs et musiciens, pris dans le tourbillon d'un événement qui, l'instant d'un spectacle, leur rendra leur gloire passée, ou du moins son illusion.

S'ils privilégient la spontanéité de l'improvisation à l'écriture précise des dialogues, Guest et Levy pourraient néanmoins se réclamer de Molière. Leur méthode, similaire à celle de l'auteur du *Malade imaginaire*, consiste en effet à déboucher la vérité des personnages sous d'épaisses couches de ridicule, à gratter l'extérieur jusqu'à atteindre le noyau dur. Lequel noyau agit comme un miroir, révélant des sentiments universels et des travers d'humanité attendrissants.

De fait, les héros de *A Mighty Wind* (le titre provient d'une chanson de Mitch & Mickey) sont des clowns tristes, et le rire qu'ils inspirent renvoie à une fêlure qui fait oublier les apparences futiles du projet. Mitch & Mickey symbolisent le mieux cette fêlure. Levy, dans le rôle de Mitch, promène un mal de vivre, émouvant au-delà du ridicule et des blagues que le scénario rempile à son sujet. La palme revient toutefois à la vibrante Catherine O'Hara (Torontoise de naissance, elle fut une des stars de *Saturday Night Live* et la maman de *Home Alone*), en Mickey, ex-hippie reconvertie en mère de banlieue, qui s'aperçoit en cours de route que son passé et son présent sont irréconciliables.

Porté à l'avant-plan par un désir d'illustrer les mirages et les mensonges de la célébrité, *A Mighty Wind* célèbre — presque à son insu, c'est du moins l'impression que le tandem veut donner — le courage qu'ont ses petits héros d'affronter leurs rêves et d'y croire malgré d'accablantes preuves d'échec. Plus qu'une satire du rêve américain, *A Mighty Wind* est une tragédie sur le désir d'y croire. Voilà qui fait du film de Christopher Guest, par ailleurs très drôle, quelque chose de rare et de précieux.



WARNER BROS.

A Mighty Wind aborde, toujours sur le mode du faux documentaire, la tradition des chanteurs folk.

Janvier Toupin Théâtre d'Envergnure présente en codiffusion avec le Théâtre de La Manufacture

et un et deux!

Écrit, mis en scène et interprété par PATRICE DUBOIS et DANY MICHAUD

du 29 AVRIL au 24 MAI 2003

4555, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelicornne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

LA LICORNE

Théâtre Camera Obscura présente en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée

La Chambre noire

Mise en scène PATRICE TREMBLAY

[...] des corps très expressifs [...]

Un spectacle différent, original, sensuel, peut-être dérangent mais jamais offensant.

FRANCINE GRIMALDI
RADIO-CANADA

[...] un envoûtant poème scénique [...]

Étrange et captivante, leur *Chambre noire* mérite que l'on s'y attarde...

CATHERINE HÉBERT
VOIR

[...] une mise en scène très belle, très réussie, dans un décor sobre qui laisse toute la place aux corps, aux images...

BLAISE GUILLOTTE
CIBL

jusqu'au 17 MAI à 20 h
10-17 aussi à 22-30

(514) 526-6582 ou Admission

INSPIRÉ DE L'ŒUVRE DU PHOTOGRAPHE JAN SAUDEK

1371, rue Ontario Est, Montréal | PROSPERO

Le Studio de l'Agora de la danse présente

Une production de Louise Bédard Danse

La femme ovale

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE Louise Bédard

CONSEILLÈRE ARTISTIQUE Ginelle Chagnon
MUSIQUE Jean Derome
SCÉNOGRAPHIE ET ÉCLAIRAGE Axel Morgenthaler
COSTUMES ET MAQUILLAGE Angelo Barsetti

ÉCRITURE EN DIRECT 100 écrivains, 100 spectateurs 16 MAI À 20H

9 au 17 mai 2003 à 20 h

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
Réseau Admission 514.790.1245

photo: Angelo Barsetti sur la photo: Louise Bédard

30 artistes célèbrent 30 ans de culture des Québécoises

... et

- Bia
- Anne Sylvestre
- Ève Cournoyer
- Lise Payette
- Huguette Ohgny
- Louise Dussault
- Michèle Magny
- Michèle Clément
- Sophie Clément
- Marie-Claire Séguin
- Sylvie Tremblay
- les Girls à Clémence
- Sylvie Legault
- les Folles Aliées
- Geneviève Paris
- Patrick Norman
- Florent Volland
- et plusieurs autres...

Clémence DesRochers

Ariane Moffatt

Claudine Mercier

Richard Séguin

Vendredi 23 mai à 20 h

Spectacle *Célébrons nos 30 ans* au Spectrum de Montréal
Billets en vente au Spectrum ou au Réseau Admission au coût de 30 \$ (taxes en sus).
(514) 790-1245 ou 1 800 361-4595 www.admission.com/

SPECTRUM
318, rue Commerce St. 514.841.8411
www.spectrumdemontreal.ca

Conseil du statut de la femme
Québec

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez
L'AGENDA

eXCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Optant pour un dépouillement visuel qui l'honore, Karen Moncrieff réussit, dans son premier film, *Blue Car*, à explorer des thèmes plutôt éculés avec une approche sensible.

Sur le difficile chemin de la poésie

BLUE CAR

Réalisation et scénario: Karen Moncrieff. Avec David Strathairn, Agnes Bruckner, Margaret Colin, Regan Arnold, Frances Fisher, Amy Sommers. Image: Rob Sweeney. Montage: Toby Yates. Musique: Stuart Spencer-Nash. États-Unis, 2002, 87 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le cinéma accorde une large place aux adolescents survoltés et superficiels, servant souvent de réclame publicitaire pour des vêtements griffés, des chanteurs interchangeables et un style de vie qui ne va pas sans l'aide de quelques cartes de crédit. Dans ce brouillard mercantile se détache l'image d'une jeune fille appartenant à un milieu modeste et sans joie, faisant preuve d'une étonnante débrouillardise pour participer à un concours national de poésie en Floride. Et ce n'est pas la seule source d'étonnement à jaillir du premier film de Karen Moncrieff, *Blue Car*.

Tout comme l'adolescence, période éprouvante où l'on nage sans cesse en eau trouble, ce récit d'apprentissage d'une Lolita inconsciente de ses charmes navigue entre les névroses de notre époque et une vision délicieusement nostalgique du pouvoir évocateur de la littérature. Dans *Blue Car*, l'écriture surgit dans un perpétuel état d'urgence, les mots se bousculent un peu partout, sur des serviettes de table s'il le faut, et peuvent tour à tour séduire et meurtrir.

Pour Meg (Agnes Bruckner), ils servent d'abord de refuge dans une existence partagée entre sa mère hargneuse (Margaret Colin), constamment au bord du gouffre financier, et sa jeune sœur Lily (Regan Arnold), tout aussi bouleversée que son aînée par la séparation de leurs parents. Jouant, contre son gré, à la bonne fille responsable, elle ne trouve de réconfort que dans l'écriture, et sa sincérité littéraire frappe son professeur, M. Auster (David Strathairn), prêt à l'aider à se qualifier dans un important concours de poésie. Les préparatifs vont bon train mais ses progrès sont freinés par le chaos familial, Lily éprouvant de sérieux troubles psychologiques qui vont la conduire à l'hôpital; sa mère, au bord de la crise de

nerfs, n'est d'aucun secours pour ses filles. Meg se tourne alors vers Auster, un homme qu'elle idolâtre pour son assurance et ses ambitions d'écrivain, assez sûr de lui pour résister, pendant un certain temps, aux maladroitesses avances de l'adolescente. Sa participation au concours, l'aboutissement de durs efforts et de quelques larcins, viendra pourtant briser ses illusions amoureuses mais non pas littéraires.

Optant pour un dépouillement visuel qui l'honore (la quincaillerie technologique des jeunes d'aujourd'hui a miraculeusement disparu), Karen Moncrieff réussit à explorer des thèmes plutôt éculés (la famille dysfonctionnelle, la relation ambiguë maître-élève) avec une approche sensible, où il n'y a ni victimes ni salauds mais des personnages empiétrés dans leurs aspirations dérisoires, agissant avec autant d'insouciance que d'intérêt. Dans un face-à-face chargé de doutes, de séduction contenue et de silences embarrassés, Meg et Auster réinventent le vieux cliché du mentor lubrique et de l'ingénue pas si innocente. Entre les quatre murs de cette classe austère, les visées de Karen Moncrieff s'accomplissent avec une réelle sincérité, livrant un vibrant hommage à la beauté dangereuse de la littérature qui fournit davantage de questions que de réponses.

Avec cette habituelle propension des jeunes réalisateurs à en dire beaucoup, comme si leur premier long métrage était aussi le dernier, Moncrieff force le trait mélodramatique avec une insistance parfois agaçante, accablant la famille de Meg d'une succession de malheurs que le spectateur a peine à suivre. Le symbolisme s'avère parfois trop appuyé, surtout sur la discrète descente aux enfers de Lily, alors que les métaphores, celles concernant les anges par exemple, n'ont pas la subtilité d'un Rainer Maria Rilke, figure par ailleurs bien présente dans le film.

Ce tableau pessimiste sur l'adolescence et les trahisons des adultes (la voiture bleue du titre représente l'une d'entre elles, celle du père fuyant ses responsabilités au volant de celle-ci) doit beaucoup à la prestation de David Strathairn, un habitué du cinéma de John Sayles (*Matewan, City of Hope, Limbo*), qui se glisse avec finesse dans la peau de ce professeur faussement altruiste. Face à lui, regards fuyants et teint blafard, Agnes Bruckner concentre à elle seule toute la misère émotive d'une jeune fille cherchant l'amour. Et les mots pour le dire.

Mince renaissance pour le cinéaste russe Andrei Konchalovski

HOUSE OF FOOLS

Écrit et réalisé par Andrei Konchalovski. Avec Julia Vysotsky, Sultan Islamov, Vlas Bagdonas, Bryan Adams. Image: Sergei Kozlov. Montage: Olga Grinshpun. Musique: Eduard Artemyev. Russie-France, 2002, 104 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il est des cinéastes qui, même de leur vivant, et indépendamment de leur talent, semblent appartenir au passé. C'est le cas en France de Jean-Jacques Beineix, aux États-Unis d'Arthur Penn et en Russie d'Andrei Konchalovski (*Sibériade*). On n'avait plus entendu parler de ce dernier depuis 1991, date de sortie de *The Inner Circle*, sur les purges vécues de l'intérieur par un projectionniste officiel de Staline.

Avant cela, Konchalovski, en exil aux États-Unis, s'était fait remarquer en réalisant trois films excellents et fort différents, *Runaway Train*, *Maria's Lovers*, *Shy People*. Après la chute du régime communiste, le cinéaste est retourné travailler en Russie, puis est revenu aux États-Unis, pour enfin disparaître dans le brouillard de la coproduction internationale (*Riaba ma poule*) et de la miniserie haut de gamme (*L'Odyssée*).

House of Fools, qui a pour théâtre un hôpital psychiatrique tchéchène à l'heure de la guerre civile, s'annonce pour le cinéaste comme le film de la renaissance, et le Grand Prix du jury remporté au dernier Festival de Venise laisse entendre, à tort il me semble, que la chose est possible. En fait, la mise en scène de Konchalovski n'est pas à la hauteur de la folie de son héroïne, sur les épaules de qui le film, inégal en puissance et en substance, repose.

À la suite d'un traumatisme,

Janna (remarquable Julia Vysotsky) est restée fragile, déséquilibrée, en proie à l'illusion que le chanteur canadien Bryan Adams est son amoureux et qu'il viendra la cueillir dès la fin de sa tournée mondiale. Son accordéon en bandoulière, elle maquille de musique les instants durs ou tragiques qui émaillent son quotidien, lesquels redoublent de fréquence lorsque des miliciens tchéchènes prennent d'assaut l'hôpital, en l'absence du personnel soignant, disparu depuis que la guerre est à leur porte.

House of Fools affiche un véritable problème de parti pris. En effet, le cinéaste a voulu traduire, à travers une mise en scène accidentée, parfois vertigineuse, poétique ici et là, le point de vue décalé des patients de l'hôpital. Or le scénario dont Konchalovski est l'auteur privilégie au contraire un point de vue omniscient. Avec pour résultat un mélo de guerre partagé entre l'objectivité historique et la subjectivité des personnages, sans espoir de réconciliation.

Cela dit, Konchalovski n'a pas perdu la capacité d'émouvoir, comme en font foi les éclats de poésie qui fument de ses images bleu-gris tournées en numérique. On ressent par exemple toute la vulnérabilité et la force de son héroïne lorsque celle-ci fixe son regard sur une pomme verte couverte de la poussière causée par une bombe. Dans le même ordre d'idée, la scène où les miliciens tchéchènes et les soldats russes font la trêve pour s'échanger des cadavres, des vivres et de la drogue tient de l'absurdité émouvante. La musique de cirque, posée sur les images de guerre et de dévastation, nous en apprend plus long que n'importe quel discours militant ou patriotique sur l'opinion qu'a le cinéaste de la guerre en Tchétchénie. C'est d'ailleurs cet angle, où toute la force de son sujet est concentrée, qui fait de *House of Fools* un objet de curiosité. L'objet artistique, quant à lui, n'aura sans doute pas le même impact sur l'histoire du cinéma.



SOURCE PARAMOUNT

House of Fools d'Andrei Konchalovski.

Exorcisme (prise 2)

Le premier long métrage coup-de-poing de Fernando Arrabal a beaucoup perdu de sa force d'impact

VIVA LA MUERTE!

Réalisation: Fernando Arrabal, d'après son roman autobiographique *Baal Babylone*. Avec Marie Espert, Ivan Henriques, Anouk Ferjac, Mahdi Chaouch. France-Tunisie, 1971. V.o. française, s.-t. anglais. Au Cinéma du Parc.

nonça pendant la guerre civile. Il subit la torture, tenta de se suicider. Dure enfance que celle d'un garçon issu de pareille union, de surcroît tuberculeux. Ici, tout le drame passe par le regard du jeune Arrabal (incarné par Mahdi Chaouch) au côté de sa mère (Anouk Ferjac).

Le contraste, produit toujours son effet. C'est le rythme de *Viva la muerte!* qui demeure puissant, martelant ses images de violence et de mort jusqu'à la nausée, ne laissant pas de répit au spectateur. Ce film que le temps a fait pâlir survit toujours par la pulsation qui l'habite.

Style vieilli

Le film sera ce duo mère-fils, elle pieuse et séduisante, lui en quête du père absent, révolté, torturé. Dans la lignée de Buñuel et de Salvador Dalí, par le foisonnement du langage et la violente dénonciation du fascisme et du cléricisme, *Viva la muerte!* a pourtant perdu de la force d'impact tant son style a vieilli.

Créer deux langages visuels, l'un pour les fantasmes (vidéo recolorée), l'autre pour l'action, relève aujourd'hui du cliché et le procédé sent le renfermé. Le film constitue l'exorcisme d'une enfance placée sous le joug du péché et du bain de sang fasciste. Les symboles valsent, se répètent, débordent et dégoulinent de partout, mais la petite comptine enfantine, par effet de

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Dans la lignée des films surréalistes, porté par l'imagerie des années 60 et 70, fantasmes nourris d'une esthétique psychédélique, le dramaturge et écrivain Fernando Arrabal, en 1971, avait offert au cinéma ce premier long métrage coup-de-poing, nourri par la tragédie de sa propre enfance. Comment *Viva la muerte!* a-t-il vieilli? Voici le coup de poing d'Arrabal relancé plus de 30 ans après sur une copie restaurée. Réalisé sous le règne de Franco, le film a été tourné en France, hélas en français. En langue espagnole, il eût semblé plus crédible.

Le père d'Arrabal était un gauchiste que sa propre femme dé-

FESTIVAL DE CANNES 2003

SEMAINE INTERNATIONALE DE LA CRITIQUE

"... L'INTERPRÉTATION DE PICARD EST À L'IMAGE DE CE FILM MAGNIFIQUE."
- MARTIN BILODEAU/LE DEVOIR



Sur TV5,
les 10 et 11 mai
24 heures à Vancouver



Participez au concours "24h à Vancouver" en collaboration avec Via Rail www.tv5.ca/vancouver

24 heures de programmes présentés par Frédéric Mitterrand et Elizabeth Tchoungui (TV5), en compagnie de Yolaine Mottet et Jacques Rivard (Radio-Canada).

Reportages, entrevues, documentaires

... pour partir à la découverte de Vancouver, le rêve d'une « ville entre océan et montagnes ».

Du samedi 10 mai 11h00 au dimanche 11 mai 11h00 (heure de Montréal)

Cette émission est réalisée grâce au soutien de :



Radio-Canada
Télévision

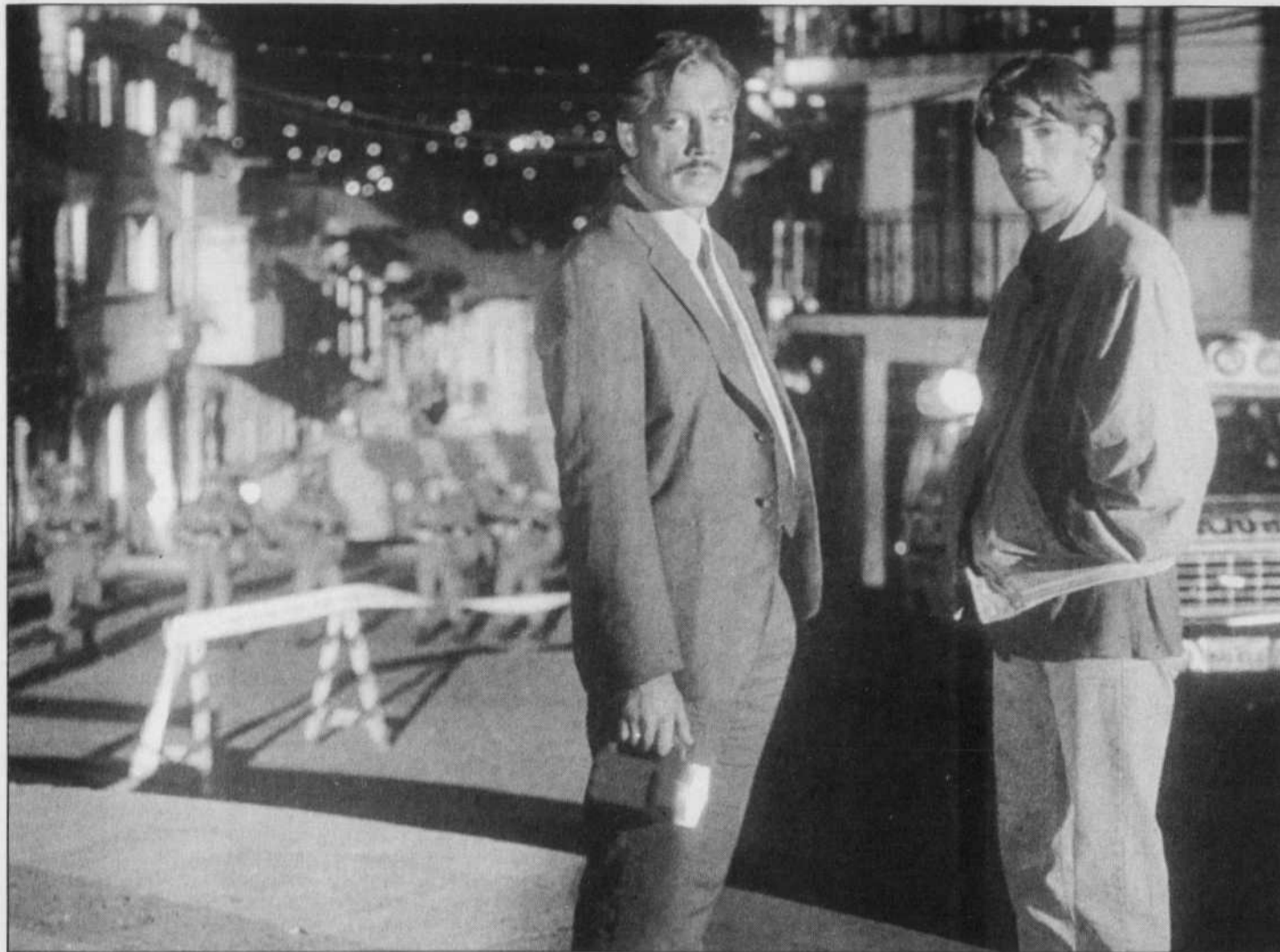


Patrimoine
canadien Canadian
Heritage

TV5
www.tv5.ca

Culture

CINÉMA

Javier Bardem et Juan Diego Botto dans *The Dancer Upstairs* de John Malkovitch.

SOURCE FOX SEARCHLIGHT

Troublante ressemblance

THE DANCER UPSTAIRS
De John Malkovich. Avec Javier Bardem, Laura Morante, Juan Diego Botto, Elvira Minguez. Scénario: Nicholas Shakespeare. Image: José Luis Alcaine. Montage: Mario Battistel. Musique: Alberto Iglesias. Espagne-États-Unis, 2002, 133 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ce qui étonne le plus de *The Dancer Upstairs* n'est pas que John Malkovich l'ait réalisé sans même y jouer, ne serait-ce qu'un tout petit rôle. Non, ce qui étonne le plus, c'est de constater à quel point le récit est à l'opposé de tout ce dans quoi Malkovich a joué jusqu'ici et combien le film est imprégné de son tempérament d'acteur. En effet, *The Dancer Upstairs*, tourné en Espagne, en Espagne et au Portugal, est une œuvre atypique et complexe, laconique et perplexe, drôle au 36^e degré, occasionnellement maussade et rigoureusement sans concession.

L'action se situe dans un pays

anonyme d'Amérique latine, plus précisément dans une capitale sans nom où gronde une révolution promulguée par un apôtre de la guérilla se faisant appeler Ezechiel. Avocat devenu détective de police mû par le désir de servir la justice là où c'est encore possible (*sic*), Rejas (excellent Javier Bardem) tente de faire la lumière sur les attentats suicide quotidiennement perpétrés par des enfants et revendiqués par Ezechiel, sur la piste duquel Rejas et son équipe sont lancés.

Le scénario de Nicholas Shakespeare, tiré de son roman du même nom jamais traduit en français, porte moins sur l'enquête que sur l'état mental du héros, illustré par sa fragile loyauté envers ses supérieurs aux mains sales, envers son épouse qu'il n'aime pas et à qui il préfère une mystérieuse prof de ballet (Laura Morante, qui était la maman dans *La Chambre du fils*), envers lui-même et son désir de surmonter avec l'honneur d'un descendant autochtone les tentations de corruption qui s'offrent à lui quotidiennement.

L'intrigue devient simplement le révélateur de ces duels psychologiques, que Malkovich évoque par une mise en scène vaporeuse, sans recourir à la parole, aux symboles et aux métaphores. Certes, l'acteur connaît par cœur le médium dans lequel il brille depuis 20 ans. Il sait aussi ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, et, avec le sens du risque et de la contrariété qui lui va si bien, il pioche la majeure partie de ses idées dans cette dernière catégorie.

Les accents lourds d'une distribution internationale s'exprimant en anglais, les séquences tournées dans la pénombre quasi totale, le long monologue de Nina Simone en voix hors champ qui ceinture le film sont des idées que des cinéastes préoccupés par le confort des spectateurs auraient balayées du revers de la main. Cela dit, le risque ne paie pas toujours, comme en témoignent les cahots dans le rythme, les quelques hachures dans le récit et une importante séquence en montage parallèle qui devait fonctionner en théorie mais s'écrase sur l'écran.

On pense bien sûr, devant *The Dancer Upstairs*, aux films politiques du Costa-Gavras des premières heures (corruption des institutions, climat de fatalité, isolement du héros sur lequel l'état se resserre, etc.). Malkovich ne s'en cache pas, lui qui fait même allusion à *État de siège* dans une scène aussi révélatrice pour le héros que pour sa proie. Or, contrairement aux films du réalisateur de *Z* et de *Missing*, celui de Malkovich ne revendique pas un point de vue extérieur sur la corruption des régimes d'Amérique latine (on sait trop où cette réflexion peut nous conduire). Le film fait plutôt, de l'intérieur, le portrait d'une réalité que Malkovich ne compare qu'à elle-même. Avec tantôt la prétention du maître qu'il n'est pas, tantôt l'humilité du débutant qu'il n'est plus, l'expérience qu'il nous fait vivre est fascinante, dérangement, comme un message codé qui passerait sans transit de sa tête à la nôtre. Sait-il seulement à quel point son film lui ressemble?

Jusqu'au vertige

La dernière œuvre vidéo de Michael Snow, le vétéran de l'expérimentation, déstabilisera le spectateur

CORPUS CALLOSUM

Réalisation et scénario: Michael Snow. Avec Kim Plate, Greg Hermanovic, John Assey, Joanne Tod, John Penner, Tom Sherman. Image: Robbi Hinds et Harah Bachmann. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le cinéma de Michael Snow ne s'explique pas. Il se vit comme expérience sensorielle, comme pied de nez au confort de la narration conventionnelle. Toujours debout sur son avant-garde, on l'a vu depuis 1967 braquer son zoom sur un loft de Manhattan durant trois quarts d'heure dans *Wave-length*, rouler sa caméra en 1971 dans *Région centrale*.

Corpus Callosum, la dernière œuvre en vidéo du vétéran de l'expérimentation, puise son titre dans le nom de cette masse de tissus qui relie les deux hémisphères du cerveau. Plutôt que de faire tourner sa caméra sur une scène immobile ou presque, Snow n'en finit pas ici de transformer ses décors colorés et criards à une vitesse folle, modifiant l'environnement jusqu'au vertige pour mieux déstabiliser le spectateur. Tout en l'amusant. Comme dans les montages russes.

Deux lieux de tournage: un bureau de centre-ville et un salon du plus haut kitsch très années 50. Les gens, les objets, les tableaux disparaissent et réapparaissent à qui mieux mieux, dénudant l'espace, le rhabillant. Les gestes sont répétés, envoyés

sens dessus dessous. Dans le bureau sans âme, les employés seront électrocutés, enjambés, laissés pour mort, récupérés pour s'unir en de grotesques étreintes, amalgamés par des jeux de suction.

Le salon kitsch perd ses plumes, les récupère, alors que le cinéaste jongle avec l'espace-temps, arrache tous les repères du spectateur, en une déconstruction qui réclame de lui une vision nouvelle. Ce strip-tease environnemental fascine, amuse, hypnotise même, mais s'enferme quand même au bout du compte dans ses jeux de paradoxe. À voir quand même pour la poésie des métamorphoses, pour le délire, pour l'invitation à regarder au-delà des réalités banales, à l'heure où la terre tremble et où le volcan explose.

SOURCE CINÉMA DU PARC
Corpus Callosum, la dernière œuvre vidéo de Michael Snow.

En terres isolées

FAUT-TU
QUE J'TUE MON PÈRE?Réalisation: Nathalie Synnet.
Documentaire. Québec.ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ce premier long métrage de la Gaspésienne Nathalie Synnet nous offre une rare ouverture sur la jeunesse des régions éloignées. *Faut-tu que j'tue mon père?* a été deux fois primé aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois, recevant entre autres le prix du meilleur espoir documentaire Pier-

re et Yolande Perrault. Il est vrai que les portraits croisés de six jeunes gens qui refusent de quitter leur rocher gaspésien (ou n'y parviennent pas) pour gagner la grande ville sont touchants. Comme il est vrai que la réalisatrice, de retour au bercail après quelques errances, confère, par sa générosité et ses commentaires personnels en voix hors champ, une vraie chaleur à son film.

La Haute-Gaspésie, c'est la mer à perte de vue, mais également une prison villageoise où tout le monde surveille tout le monde, où il est difficile de vivre sa différence. Simon, un jeune homosexuel, en sait quelque chose; placé devant la peine qu'éprouve sa mère face à son orientation sexuelle, devant le regard accusateur des voisins, il tente de fuir, revient quand même. La région éloignée, c'est le chômage ou parfois des petits boulots mal payés. C'est aussi le plein-air à perte de vue.

Certains ne supportent pas le bruit, la circulation urbaine. Ils ont besoin des grands espaces de leur coin de pays. Derrière les témoignages recueillis, les paysages gaspésiens parlent aussi. Ils disent les glaces qui s'empilent en hiver, le vent qui ne cesse jamais de souffler, les grands caps, les oiseaux des battures. La voix hors champ de Nathalie Synnet, avec émotion, avec poésie souvent, évoque l'exil, la perte des êtres aimés, l'amour de la Gaspésie, l'angoisse de la jeunesse, qu'elle choisisse de partir ou de rester.

On les écoute parler, comme on écoute aussi les parents offrir leurs points de vue. Une jeune femme a combattu son anorexie, un garçon qui vécut le cauchemar des troubles d'apprentissage a découvert à 17 ans sa dyslexie. À l'extérieur des grands centres, les services sociaux arrivent sur le tard, quand ils arrivent.

Il y a tous ces manques en région éloignée, mais aussi beaucoup d'amour exprimé par les parents surtout. Les jeunes (principalement les garçons) ont du mal à manifester leurs émotions, balourd, en panne de mots pour les dire, émouvants dans leur timidité. L'un d'eux ne se fera respecter par son père qu'en lui sautant à la gorge, d'où le titre du film: *Faut-tu que j'tue mon père?*

À peu près tous ces jeunes ont déjà pensé au suicide, mais est-ce seulement le fait des régions éloignées, ou aussi de cet état d'adolescence qui cherche la mort quand les rêves d'absolu se brisent? Une intelligente travailleuse sociale expliquera à quel point les baby-boomers cramponnés à leurs privilèges ne laissent rien aux jeunes, même à leurs enfants. Tragique constat qui se vérifie autant à la ville que dans ces coins veteux du Québec rural que ce touchant documentaire nous fait aimer. D'autant plus qu'il parle autant de la condition humaine que de la vie en terres isolées.

INTERNATIONAL FESTIVAL MUSIQUE ACTUELLE VICTORIAVILLE

15 au 19 MAI 2003

VIVEZ LE « HAPPENING », MUSICAL DE L'ANNÉE!

Jeudi 15 mai, 20 h
RENÉ LUSSIER ET SON ORCHESTRE

Vendredi 16 mai, 22 h
JOHN ZORN COBRA

Samedi 17 mai, 22 h
JOHN ZORN ELECTRIC MASADA

Dimanche 18 mai, 22 h
FRED FRITH & NOUVEL ENSEMBLE MODERNE

Lundi 19 mai, 15 h
PETER BRÖTZMANN TRIO & EVAN PARKER TRIO

Lundi 19 mai, 20 h 30
FANTÔMAS / MELVINS BIG BAND

et 18 autres concerts...

www.fimav.qc.ca
1-819-752-7912 Admission: www.admission.com
info@fimav.qc.ca 1-800-361-4595 ou 1-514-790-1245

UNE PRÉSENTATION
DU 9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE
EN COLLABORATION AVEC L'USINE C

> VISIONS DE KEROUAC

JAZZ, POÉSIE ET SPOKEN WORD

*Je veux être considéré comme un musicien de jazz
qui souffle un long blues dans une jam-session
d'un dimanche après-midi.*

JACK KEROUAC, MEXICO CITY BLUES



CONCEPTION, DIRECTION ARTISTIQUE ET MUSICALE: Normand Guilbeault

ASSISTANT À LA DIRECTION ARTISTIQUE: François Pelletier

ANIMATION: Michel Garneau

MUSICIENS: David Amram (États-Unis), Alex Coté, Jean Derome, Normand Guilbeault, Ivanhoé Jolicoeur, Frank Lozano, Frédéric Noël, Sylvain Provost, Jean René, Pierre Tanguay

ÉCRIVAINS: Gilles Archambault, Roger Brunelle (États-Unis),

Michel X Coté, Patrice Desbiens, Ian Ferrier, Michel Garneau, Christine Germain, Richard Gingras, Geneviève Letarte, Guy Marchamps, Paul Marion (États-Unis), François Pelletier

PERFORMEURS: Nicolas Landré et Marie-Claude Lamoureux

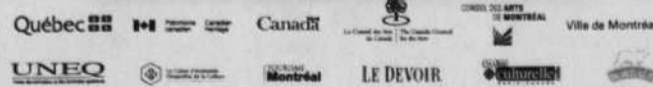
Diffusion en différé sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada dans le cadre de l'émission Les décrocheurs... d'étoiles.
Réalisation: Christine Germain.

DIMANCHE 11 MAI, 20 H

USINE C

1345, avenue Lalonde

Billetterie: 514.277.1010 / 514.521.4493

Info-festival: 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival

LE DEVOIR

DE VISU

MANIF D'ART

Un maximum de bonheur

DAVID CANTIN

Critique du bonheur, bonheur d'expression, minimum de moyens pour un maximum d'effets: chacun tente de définir sa propre notion du bonheur. Dans le cadre de cette deuxième édition de la Manif d'art à Québec, on assiste à l'émergence d'un événement qui s'installe désormais sur des bases solides. Il y a beaucoup à voir, tout au long du mois de mai, dans le quartier Saint-Roch et les alentours. On commence, cette semaine, par l'impressionnante exposition centrale qui occupe une majeure partie de l'Espace GM Développement (entrée coin de la Couronne et Saint-Joseph). Une visite s'impose.

Bonheurs alternatifs

Dans un texte de présentation, le commissaire Bernard Lamarche met l'accent sur ce besoin de rendre «compte dans l'ensemble des voies multiples dans lesquelles peuvent se prolonger les sources du bonheur». Réunissant une trentaine d'artistes du Québec, du Canada, des États-Unis et d'Europe, la diversité est donc au programme. Toutefois, on insiste sur les options qui s'offrent face à une certaine représentation courante du bonheur. Le thème porte, plus précisément, sur ce lien possible entre bonheur et simulacres. On parle ainsi de visions très critiques et non passives. De plus, des artistes de renom côtoient la relève dans un même espace commun.

Dès qu'on traverse les portes de l'Espace GM Développement, un immense tapis rouge du collectif multidisciplinaire Les Fermières obsédées accueille le visiteur. Un petit quinze minutes de gloire, peut-être? Autour, le hall principal donne un léger aperçu des interventions qui suivent un peu plus loin. Alors que Kelly Wood détourne l'interprétation habituelle des suceries avec *Dirty Sucker* (1996), Erika Maack brise le simple confort du banal. L'image en groupe de pixels de Jane Mansfield, par Kathy Ouellette, fait écho aux bourgeoises guindées de Charlie White.

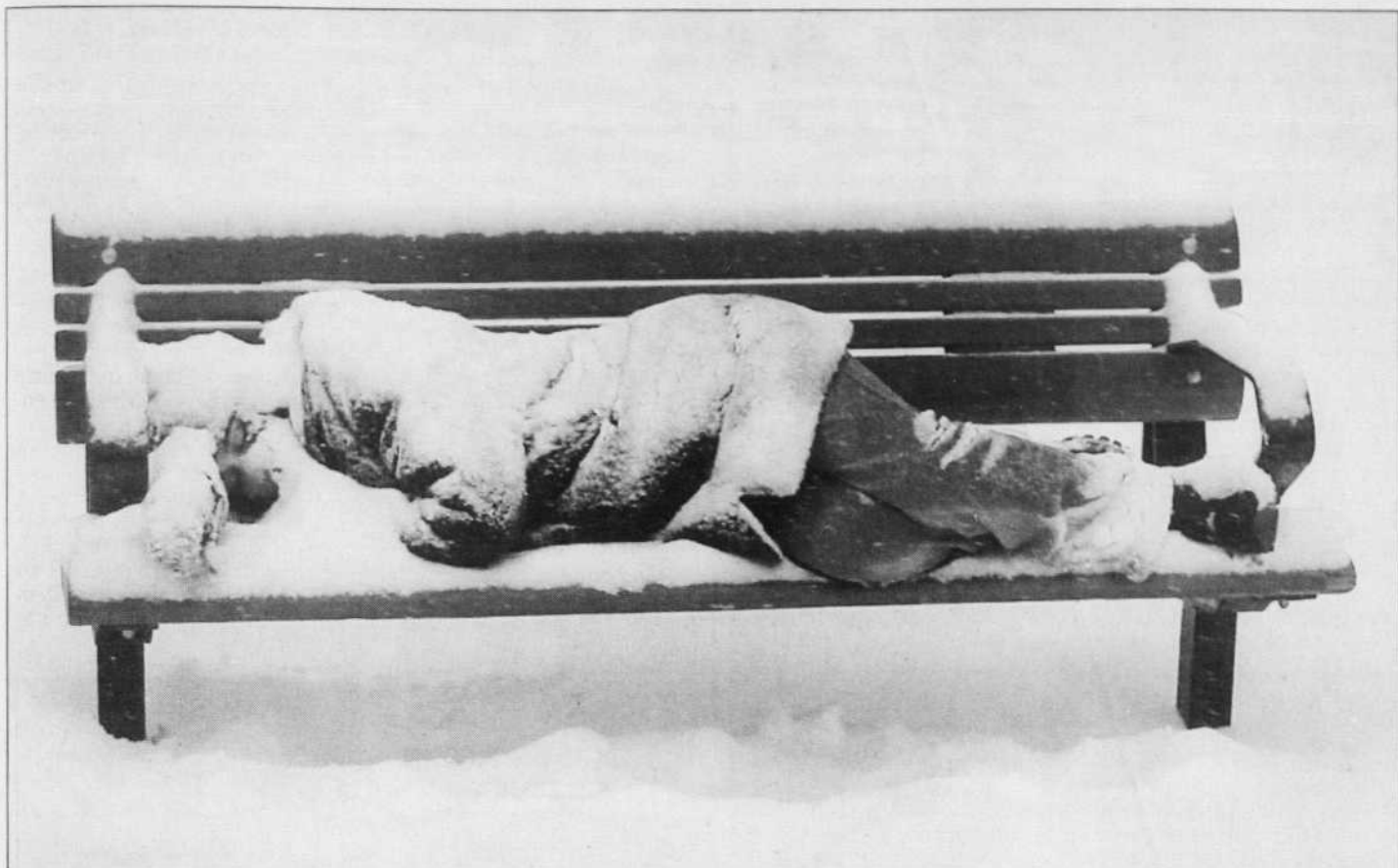
Afin de se rendre dans un premier pan de l'exposition, un corridor met en valeur la série de socles du duo Paryse Martin et Frédéric Caron tels des vendeurs de grand chemin. De manière fort intéressante, la peinture-collage de David Elliott cohabite avec l'ironie optique d'Anthony Burnham. La sexualité joue également un rôle décisif dans cette exposition centrale de la Manif d'art. On pense,

entre autres, à la murale de Rodolphe Huguet qui célèbre les plaisirs de la chair dans ce *Portrait de Miss Monde* (1999) ou encore au voyeurisme en miroirs de Chantal Séguin. Aux deux extrémités de la salle, plusieurs voudront sans doute revoir *Le Courtisan* (2002) ou *Petit bourgeois* de Yannick Pouliot, qui passe d'une surprise à l'autre. Parmi les pièces les plus intéressantes, on mentionne l'installation de Pierre Ardouvin, de Montreuil, où une voiture carbonisée renvoie aussitôt à cette mise en scène plutôt spectaculaire. Beaucoup plus fragile, *Cumulous* (2000) de Karlee Fugle propose un nuage qui se matérialise grâce à un bon nombre de petits sacs de plastique. Dans l'autre partie, l'installation conceptuelle semble prendre davantage de teneur. La boutique de tatouages du duo torontois Fastwürms risque d'en surprendre plusieurs, au même titre que le studio d'enregistrement de Samuel Roy-Bois ou que la cuisine plutôt singulière de Cooke-Sasseville.

Évidemment, il n'y a pas qu'une façon de surprendre le bonheur. Dans l'une des vitrines qui donnent sur la rue de la Couronne, les passants devraient réagir face à la dérision perverse du *M. Hamburger* (2002) de Fred Laforge. Autre critique virulente, l'antichambre de François Chevalier, qui nous confronte à l'univers de Disney grâce à *L'Obsession de Bambi* (2003). Au chapitre des installations, on note la présence cruciale d'Olafur Eliasson de Copenhague (qui participe notamment le mois prochain à la 50^e édition de la Biennale de Venise) et de Jocelyn Robert de Québec. Deux variations, bien différentes, sur l'instabilité du bonheur. À quelques rues de l'Espace GM Développement, dans l'enceinte de l'église Saint-Roch, il faut aussi prendre le temps d'entrer en contact avec la «poétique iconoclaste» de Martin Boisseau, qui s'articule autour d'une longue bande magnétique étirée. Parmi les activités satellites à suivre au cours de la Manif d'art, on recommande le spectacle de Morceaux de machines (de Québec) et *The Remote Viewers* (d'Angleterre), le 14 mai, à la Salle Multi de Méduse, tout comme la soirée *Machines 09* dès le lendemain. La semaine prochaine, on revient sur certaines expositions en périphérie.

MANIF D'ART 2

Exposition centrale à l'Espace GM Développement, 410 boul. Charest Est, Québec
Jusqu'au 31 mai



Rachel Echenberg implante avec *Blanket* une cellule hivernale bercée par un rythme pulsatif.

SOURCE L'ART QUI FAIT BOUM!

Voir grand dans la variété

L'ART QUI FAIT BOUM!

Seconde édition
Marché Bonsecours
350, rue Saint-Paul Est
(844-4388)
Jusqu'au 8 juin 2003

MARIE-ÈVE CHARRON

L'art qui fait boum! la Triennale de la relève québécoise, a pris de la maturité. Depuis sa première édition il y a trois ans, son directeur général, le jeune Xuân-Huy Nguyen, n'a pas chômé. Il livre pour une seconde fois la marchandise avec une détermination désarmante car le pari d'offrir une tribune pour les pratiques émergentes et d'en faire un événement de promotion de l'art actuel auprès d'un public élargi est toujours aussi ambitieux.

C'est la machine derrière l'événement qui a pris du tonus. Il faut le reconnaître, avec un soutien financier qui a augmenté (dont une grande part provient du secteur privé) et des associations qui se sont multipliées (SuperClub Vidéo et Musique Plus sont notamment de la partie), la Triennale peut se vanter d'avoir de sérieux moyens à sa disposition.

De fait, l'événement a une durée de vie prolongée, huit semaines au lieu de trois, et sa programmation est plus variée. Outre la photographie et les installations de tout acabit, les arts visuels de la présente édition comprennent de la performance et des projets d'arts publics. La nouveauté qui retiendra surtout l'attention? Le volet consacré aux courts métrages, qui réunit quinze productions dont l'éventail va de la science-fiction au documentaire.

La Triennale compte avant tout sur la variété de sa programmation pour rejoindre un public encore réfractaire à l'art actuel. À en juger par les affiches dont s'est muni l'événement pour diffuser sa tenue, tout converge vers ce public. Sur ces affiches aux couleurs toniques, des «Oouaache!», «Ayoye!», «Hein!» apparaissent, reprenant ainsi les pires expressions attribuées aux détracteurs de l'art actuel. Aussi, l'art qui fait boum! n'a pas changé sa vision des choses; elle carbure encore avec l'idée selon laquelle on vient à bout des préjugés en montrant qu'ils sont entendus.

Hormis cet appât de première ligne qui vise à faire tomber les craintes tenaces, le programme qui accompagne l'exposition développe une avenue similaire. Cette fois la contribution vient de Sébastien Martin, directeur artistique nouvellement en place, dont les textes de présentation des œuvres jouent la carte de la narration plutôt que celle du discours hermétique. Le choix est habilement défendu et parvient à filer une thématique, «*Œuvre à sensation*», bien que celle-ci ait été élue après la sélection des œuvres. Installer un climat, disposer à la réception, secouer l'indolence, là est la recette mise en avant.

Œuvres immersives

Et que dit cet art? Au Marché Bonsecours, plus précisément dans les quartiers de l'Espace Vox aussi associé à l'événement, la do-

minante va à la photographie. Les *Dédales d'Ariane* d'Eve K. Tremblay reçoivent le visiteur avec un aplomb certain. La série, déjà présentée à Québec, actualise le mythe avec éclat, ponctuant un parcours où les troubles amoureux sont codés par une mise en scène savamment étudiée.

Toujours en photographie, ce n'est pas avec les œuvres de Michel Patry, du lot pourtant lors de l'édition précédente, que la relève soulève le plus d'enthousiasme, mais avec les deux séries de Gwenaël Bélanger. *Chutes (objets)* fait le décompte en douze images d'une chute à laquelle prennent part tour à tour des objets divers (boîte, gâteau, ventilateur, poupée, vase chinois, etc.) mais prive celui qui regarde du moment inéluctable de leur impact au sol. Le même principe est appliqué dans la série suivante, *Chutes (miroir)*, où l'instant imparable du fracas est accentué par le choix du seul objet annoncé par le titre. Simple, ses paramètres parfaitement maîtrisés, le projet joue sur le rythme et exploite l'espace virtuel du hors-champ.

Outre Eve K. Tremblay, la Triennale compte d'autres figures plutôt établies de l'art actuel, cette fois avec des installations vidéo. Rachel Echenberg

implante avec *Blanket* une cellule hivernale bercée par un rythme pulsatif. De son côté, Nicolas Renaud transpose du Blanchot dans un format panoramique où *La Lecture*, laborieuse, s'accomplit pour se défaire à la fois.

Un axe s'affirme ensuite pour le reste de l'exposition, à savoir les œuvres imposantes aux propriétés immersives. *Trois lieux* de Natascha Niederstrass conduit le spectateur au sein d'une intrigue qui relève, quelque part, du conte pour enfants détourné par une tension dramatique palpable. Olfactive et sonore, *De dans/dehors* de Chantal Dumas compte sur les appels des visiteurs pour «reboiser» son espace. La formule tourne court car, visiblement, il ne suffit pas à une œuvre d'être participative pour capter l'attention. Et que dire du travail de Geneviève Oigny? Son jeu de poches à la facture japonisante ne manque pas de séduire — y est montré le talent remarquable de l'artiste pour le papier artisanal et l'illustration —, mais le tout semble chercher un ton et, disons-le, rate sa cible en voulant décapier par l'humour les lieux communs sur les remèdes contre le stress.

Egalement dans cette salle, où, du reste, les œuvres s'entassent un peu trop, les Doyon et Rivest

se tirent très bien d'affaire. Deux immenses panneaux, situés dans un face à face exigü, exploitent la structure du champ/contre-champ pour imposer une circularité aliénante. C'est toujours le langage de la publicité qui est dans la mire des artistes.

À côté d'autres interventions massives faites de matière triturée (David Lafrance, Michael A. Robinson), les *Bounce* de Catherine Bodmer laissent échapper de fines volutes. Disséminées, les petites surfaces grillagées de forme circulaire parasitent l'enveloppe immaculée de l'espace d'exposition, douce subversion de la neutralité et de la propreté ambiantes.

Les performances des Women With Kitchens Appliances et des Fermières obsédées (prévues au cours du mois) s'annoncent quant à elles prometteuses. Il faut donc suivre la Triennale dans ses ramifications (soirée-causerie et visites commentées sont aussi au menu) pour en mesurer la portée. On peut s'imaginer que ces efforts vont réussir à rejoindre le public élargi tant convoité. Toutefois, on reste sur sa faim côté découvertes, car elles sont trop peu nombreuses.

■ Pour information: www.artquifaitboum.qc.ca

Du 2 mai au 1^{er} juin 2003
INTERVENTIONS URBAINES
Une exposition thématique

Centre d'exposition Raymond-Lasnier
Maison de la culture de Trois-Rivières
1425, place de l'Hôtel-de-Ville, Trois-Rivières
Du mardi au dimanche de 12h00 à 17h00
Information: 819-372-4611

GALERIE BERNARD

Nouvelle exposition
Jusqu'au samedi 17 mai 2003

Frank Imperato & Erik Slutsky
«Coup de dés»

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

Du 7 mai au 7 juin 2003

CATHERINE FARISH

Œuvres récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1185 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE GORA
art contemporain international

Exposition «HARLEY RIDER LIFESTYLE» DU 13 AU 31 MAI

RICHARD ST-CLAIR

vernissage samedi le 17 mai 14 h

460, rue Ste-Catherine O., suite 305, Montréal Qc H3B 1A7
mardi à samedi, 12h - 17h • www.gallerygora.com
Tél.: (514) 879-9694 Fax: (514) 934-5903

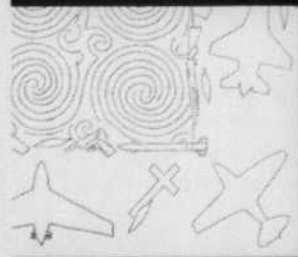
jusqu'au 17 mai 2003



Les horizons suspendus
série: les armurés

SYLVIE FRASER

salle 1



Security blankets
Couvertures de sécurité

BARBARA TODD

salle 2

5826, rue St-Hubert,
Montréal, Qc H2S 2L7
(Métro Rosemont)
Tél.: 514-933-0711

Galerie
Art Mûr
encadrements

19 AVRIL - 8 JUIN 2003

La Méthode et l'extase
RICHARD BAILLARGEON
MICHEL CAMPEAU
BERTRAND CARRIÈRE
COMMISSAIRE: MARTHA LANGFORD

HELGA SCHLITZER
Jardin de cristal

Hommage à
FRANÇOISE LABBÉ
(1933-2001)

Dans le cadre de MUSÉES EN FÊTE :
Le samedi 17 mai, 13 h

Atelier sur la technique du métal repoussé par Helga Schlitter
Entrée gratuite

Le dimanche 18 mai, 13 h

Spectacle d'animation sur le théâtre masqué par Charles Normand
Entrée gratuite

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
23, RUE AMBROISE-FAFARD
BAIE-SAINT-PAUL (QUÉBEC) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681
F. (418) 435-6269
www.centredart-bsp.qc.ca cartbstp@charlevoix.net
Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 17h

COMMANDITÉ PAR : VILLE DE BAIE-SAINT-PAUL, VIA RAIL, GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

Culture

Le deuxième sexe

J' aime les yeux sombres et fiévreux de Sami Frey, son profil de métèque, sa voix grave. Le beau comédien français d'origine juive polonaise ne s'est jamais assis sur son apparence ni sur l'édifice mondain d'un réseau social. Lui, le discret, l'intense, cherche plutôt des réponses au-delà de sa propre façade. Du moins, je me plais à le croire. D'une entrevue qu'il m'accordait il y a neuf ans à propos de son rôle d'Antonin Artaud à l'écran, je retiens une réplique: «*Voquez-vous, un acteur a toujours peur de basculer de l'autre côté du ridicule. Cette fois, j'ai pris le risque d'y tomber.*»

L'autre soir, je suis allée l'entendre explorer une saison (l'automne) dans la vie de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. La peur de basculer du côté du ridicule semblait loin derrière lui. Presque dérisoire.

De fait, au Studio-théâtre de la Place des Arts, sa voix chaude s'effaçait simplement derrière le sens des mots. Était-ce bien Sami Frey qui parlait, d'ailleurs? Rien de moins sûr. On fermait les yeux pour l'entendre devenir Jean-Paul Sartre, puis Simone de Beauvoir. De l'un à l'autre. De l'autre à l'un. Étrange et fascinant dialogue à une seule voix!

En 1974, l'année de ces entretiens, Sartre, déjà affaibli, bientôt aveugle, était sur son déclin. Six ans plus tard, l'auteur des *Mots* allait rejoindre l'univers des ombres. «*Sa mort nous a séparés. La mienne ne nous réunira pas.*», dira sa compagne après la cérémonie des adieux, sans s'offrir le baume d'une foi en la vie éternelle.

Lorsque Sami Frey récite leurs entretiens, il adapte ses intonations à lui ou à elle. Quoi de moins littéraire



Odile Tremblay

que cette lecture-là? Sartre et Beauvoir devisaient jadis dans un hôtel de Rome. L'enregistreuse roulait. Mais ces propos n'ont subi le transfert de l'écriture. D'où les hésitations, les redites. D'où, aussi, l'impression du spectateur d'être un petit oiseau qui capte une conversation au vol. Ou, du moins, des bribes, des miettes de conversation jetées par l'oiseleur.

Une chaise, une table, un verre de rouge, le texte offert en tranches, chaque jour plus entamé. Deux fantômes flottant au-dessus de la scène: Sartre et Beauvoir. La femme plus fantomatique que l'homme, au reste. Tellement fantomatique qu'on la cherche en vain sous la voix modulée de Frey. Il répète ses mots. Tout y est, pourtant: le ton, l'âme, la question martelée. Mais pourquoi l'élément féminin du duo se dérobe-t-il, à lui comme à nous?

Ces entretiens vont d'elle vers lui, jamais en sens inverse. Car le Castor apparaît toute tendue vers Sartre, telle une planète devant un astre. Elle l'interro-

ge sur sa vie, sa philosophie, connaissant pourtant d'avance toutes les réponses, ou presque. Il y a tant d'années qu'elle déchiffre son homme, Simone de Beauvoir. La voilà qui insiste malgré tout, sans jamais lâcher son os. Les questions posées servent à nourrir la postérité de Sartre, pas celle de sa compagne. Il ne sera d'ailleurs nullement question de leurs propres rapports. Les entretiens du couple se font sans Simone. Sans celle qui fut — et qui, d'une certaine façon, demeurerait peut-être — une jeune fille rangée.

Assise dans ce petit théâtre où le miracle de la voix d'un comédien devenu médium faisait ressusciter des conversations évanouies, j'ai senti l'autre soir, derrière le beau visage de Sami Frey, percer l'humilité de Simone de Beauvoir. Une humilité troublante, omniprésente.

La romancière, l'essayiste s'effaçait avec une abnégation quasi sublime pour se contenter d'éclairer le chemin de Sartre avec sa lanterne: et qu'avez-vous pensé à ce moment-là? Racontez-nous cette anecdote du portefeuille volé à votre mère. D'où vous est venue l'idée de la contingence? Dites-nous. Dites-nous.

L'autre hésitait, offrait des répliques parfois cavalières, ailleurs trop succinctes. Sartre s'ouvrait presque à rebrousse-poil, ravi sans doute de se faire forcer la main par sa compagne. Il évoquait son génie, sa laideur, l'amitié, le vase clos de l'internat, le beau-père ingénieur pas foutu de prendre au sérieux ses velléités d'écriture, les garçons qui le battaient comme plâtre à l'école.

Ils ne se sont jamais tutoyés, ces vieux amoureux-là, distants, unis et libres tout à la fois. Un couple

mythique, c'est fait de tous ces moments en creux qu'on devine ici, davantage qu'à travers leur correspondance, non pas à égalité mais décalés. L'un en haut, l'autre en bas.

Je sais bien qu'ils s'étaient offert un jeu de rôles dans ces entretiens. À elle de sonder. À lui de répondre. Ça produisait quand même une drôle d'impression. Comme si la dame au turban n'avait jamais écrit *Le Deuxième Sexe*. Comme si elle acceptait vraiment, sans soupçon, ce profil bas.

L'autre soir, comme il le fera jusqu'au 17 mai, Sami Frey était tour à tour Beauvoir puis Sartre, sautant de la question à la réponse, d'un sexe à l'autre, de l'ombre à la lumière. Mais chaque fois qu'il entrait dans la peau de Simone, je me demandais, comme ça, s'il sentait le poids de son humilité excessive, à elle. Une humilité tellement féminine, venue de la nuit des temps, malgré le combat de cette pionnière du féminisme. Ça me perturbait.

Le comédien était le seul à pouvoir répondre à cette question, mais nul ne la lui a posée. Il a dit: «*A suivre.*» D'autres spectateurs sont revenus le lendemain pour la suite des entretiens. Ou les mêmes. Sartre et Beauvoir ont continué leur jeu de rôles. Comme si de rien n'était.

À noter: cette chronique s'interrompt pour trois semaines. Je vais au Festival de Cannes, puis j'irai passer quelques jours en Roumanie. A bientôt.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 2

Bill Janovitz de Buffalo Tom (chouette groupe de collégiens de Boston) viennent ainsi ficher ensemble, accompagnés par un groupe *ad hoc* dont l'ex-Cheap Trick Robin Zander est le plus notable membre, mais le résultat justifie tout, telle une expérience de chimie amusante qui tournerait à l'alchimie et donnerait de l'or.

Dès le premier titre, on est séduit. *I'm In Love*, beauté lennonnienne que son créateur avait reniée à tort, sonne comme du Shangri-La's tellement Kate Pierson y met les bonnes inflexions aux bons endroits. Elle se tire aussi avec les honneurs des tours de force à la McCartney que sont *Love Of The Loved* et *Step Inside Love*. *Nobody I Know* est carrément exquise. Parker, l'un des grands mésestimés de l'histoire du rock, insuffle aux *From A Window*, *Bad To Me*, *One And One Is Two* et autres *Tip Of My Tongue* (ouf!) une énergie rock absolument salutaire. Janovitz, dont la voix fait un peu penser à celle d'Elvis Costello, a le registre fort large, capable de rendre l'ambitieuse *Woman* aussi joliment que la quasi punk *Hello Little Girl*. Mieux, les trois — avec Zander en renfort — mêlent tout à fait agréablement des timbres pourtant très distincts: il y a partout des bouquets d'harmonies qui ravissent. Le mélange est soluble: fallait l'essayer pour le savoir.

Belle démonstration que ce disque sorti de nulle part: pour peu que l'on soulève le paquet d'évidences trop souvent ressasées, il y a encore dans la grande malle à chansons des Beatles de quoi voyager loin, loin. Et de quoi ragailardir une beatlemanie chancelante, j'en témoigne.

S. C.

ÉLECTRO

RADIO AMOR

Tim Hecker
(Mille Plateaux - Fusion III)

Après le turbulent *My Love Is Rotten To The Core* (Substactif), le Montréalais Tim Hecker revient à des tonalités plus ambiantes sur *Radio Amor*. Désormais sur le label allemand Mille Plateaux, le musicien originaire de Vancouver poursuit dans une veine similaire à *Haunt Me*, *Haunt Me Do It Again*. À un point tel qu'on reconnaît certains motifs qui reviennent sans cesse d'un album à l'autre. Mieux maîtrisé, *Radio Amor* propose un voyage dans les régions chaudes et abstraites du Sud. Hecker travaille à partir d'une palette réduite afin de mieux jouer sur l'ambiguïté sonore. Il détourne à sa guise des effets comme pour entraîner l'auditeur toujours plus loin dans son imaginaire subversif. Contrairement à beaucoup d'autres artistes électroniques, Hecker donne une réelle substance à ses dérivés dans le temps et dans l'espace. On sent

chez lui un désir de mettre de l'ordre dans une suite de pièces instrumentales sans toutefois perdre le fil conducteur. Parfois trop concis, *Radio Amor* possède néanmoins l'avantage d'élargir des idées fructueuses. En concert le 16 mai au FIMAV avec le guitariste australien Oren Ambarchi.

D. C.

BLACK CHERRY

Goldfrapp
(Mute - Fusion III)

Finies, les ambiances à la Morricone de *Felt Mountain*: Alison Goldfrapp réplique désormais avec un contenu musical beaucoup plus électro et sexuel. Moins provocante que Peaches, la chanteuse ose

tout de même sur *Black Cherry*. Loin de la mélancolie rustique d'une pièce comme *Utopia*, les références à la néo-disco de Moroder vont peut-être surprendre les puristes. Quoi qu'il en soit, le duo Gregory et Goldfrapp a opté pour un son aussi ludique qu'euphorisant. Est-ce une décision louable? Après l'énorme succès de *Felt Mountain*, *Black Cherry* ne se cantonne pas dans une recette trip-hop prévisible. Des morceaux comme *Train* ou *Twist* désorientent immédiatement. Toutefois, on se demande parfois si les intentions de cette jolie dame sont bonnes. Pourquoi ces airs de nouvelle Madonna aguichante sur la pochette? Le rupture était peut-être trop brusque? On comprend que Goldfrapp souhaite se renouveler,

mais est-ce la voie idéale? *Black Cherry* n'est pas mauvais, bien qu'il laisse un goût plutôt amer.

D. C.

Les Chantres Musiciens présentent

Sérénade à la diva

Le 18 mai 2003
À 19H00, à la salle
Claude Champagne

avec
Natalie Choquette

Sous la direction de Gilbert Patenaude

Billets: 790-1245

Renseignements : 808-7616
www.chantresmusiciens.com

Fondation Maison Emmanuel Foundation
présente
Un concert bénéfice avec / A Benefit Concert with

Yegor Dyachkov

Natalie Choquette

mardi 20 mai 2003 à 19 h 30

Un projet de levée de fonds pour / A Fundraising Event for
Maison Emmanuel

Billets / Tickets : 22 \$, 35 \$

Centre pierre-péladeau
SALLE PIERRE-MERCURE

300, boul. De Malboisne Est
1100, rue Saint-Jacques / 1100, rue Saint-Jacques
Billetterie : 514-842-1245 / Admission : 790-1245
www.centrepierrepeleadeau.com

Les Voix humaines

Vanitate Mundi

MISSA PRO DEFUNCTIS ET
MOTETS DE PIERRE BOUTEILLER,
CONCERTS DE SAINTE-COLOMBE

Suzie LeBlanc, soprano
Stephan van Dyck, ténor

Susie Napper et Margaret Little, violes de gambe
Alex Weimann, orgue, Sylvain Bergeron, théorbe

le jeudi 15 mai 2003 à 20h00

100% 100%
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue Saint-Paul est, Montréal
billets: adultes 25\$, étudiants et aînés: 15\$

Billetterie Place des Arts:
842-2112
www.lesvoixhumaines.org

nouvelle parution:
FOLIES
ATMA (ACD 2 2203)
Les Voix Humaines
Susie Napper & Margaret Little,
violes de gambe
arrangements par Les Voix Humaines de
Couperin, Rameau, Lebelgue et Marais
pour deux violes égales

musicaction
ATMA Classique

Hydro Québec présente

parrainé par Gaz Métropolitain
Source d'avenir

PRO MUSICA
SÉRIE TOPAZE

Dimanche, 11 mai 2003, 11h

Quintette de cuivres
Opus Lib

Mark Dharmaratnam, trompette;
Louis Babin, trompette;
Paul Marcotte, cor; Patrice Richer, trombone;
Christopher B. J. Smith, trombone basse et tuba;
François Aubin, batterie et percussion

Programme
Œuvres de C. Gervaise, M. Praetorius, T. Susato, J. S. Bach,
F. Waller, S. Joplin, S. Kompanek, M. Davis, C.B.J. Smith,
C. Mingus, T. Monk, D. Ellington, I. Berlin.

Billets : 22 \$, 10 \$ (taxes et redevance en sus)

Renseignements et réservations : Pro Musica : 514 845-0532
Atelier d'éveil musical pour enfants
de 5 à 10 ans, pendant les concerts
Coût 3 \$ par enfant; maximum, 35 enfants

CONSEIL DES ARTS
DE QUÉBEC

Cinquième salle
Place des Arts
Québec

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pdm.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

Les Lundis classiques

du Rideau Vert
sous la direction artistique de
Francine Chabot

12 mai 2003 à 19 h 30

Beethoven, Bizet, Brahms, Joplin

Concert de piano à quatre mains

Stéphan Sylvestre
Jean-Philippe Sylvestre

Billet individuel 20 \$
Étudiants 12 \$
Aînés 15 \$

Réservations
(514) 844-1793
www.rideauvert.ca
4664, rue Saint-Denis, Métro Laurier

THÉÂTRE
DU RIDEAU
VERT

en collaboration avec

99.5
SIP

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

Yannick Nézet-Séguin complice de Diane Dufresne,
2 symphonies de Mahler dans un grand concert, de la danse
africaine au rythme de Stravinski, et plus encore...

Saison 2003-2004: Inspirée et inspirante! 514 598.0870

